



« Si je veux réussir à accompagner un être, je dois le chercher là où il est et commencer là, justement là.

Celui qui ne sait pas faire cela, se trompe lui-même quand il pense pouvoir aider les autres.

Pour aider un être, je dois certainement comprendre plus que lui, mais d'abord comprendre ce qu'il comprend.

Si je désire avant tout montrer ce que je sais c'est parce que je suis orgueilleux et cherche à être admiré de l'autre plutôt que l'aider.

Tout soutien commence avec humilité devant celui que je veux accompagner et c'est pourquoi je dois comprendre qu'aider n'est pas vouloir maîtriser mais vouloir servir.

Si je n'y arrive pas, je ne puis aider l'autre ».

Kierkegaard (1813-1855)

Les Don Quichotte de l'espoir

...une présence inconditionnelle

Les Don Quichotte de l'espoir



Les Don Quichotte de l'espoir

...une présence inconditionnelle

Préface de **Robert Badinter**

Témoignages sur le bénévolat d'accompagnement à l'hôpital pénitentiaire de Fresnes et à l'UHSI La Pitié Salpêtrière



« Soutiens la force de mon cœur
pour qu'il soit toujours prêt à servir le pauvre et le riche,
l'ami et l'ennemi, le bon et le mauvais.
Fais que je ne vois que l'homme dans celui qui souffre »

Moïse Maïmide, médecin philosophe (1135-1204)



De la dignité de tout homme

Robert BADINTER • Ancien Garde des Sceaux, Ancien président du conseil constitutionnel

Premier constat : la population pénale a vieilli indiscutablement au cours des trente dernières années. Toutes les données montrent que l'on a plus de condamnés, à des peines plus longues et qui s'y trouvent plus vieux dans les enceintes de la prison. Conséquence du vieillissement de cette population : la demande de soins s'accroît. De tout temps évidemment, la population carcérale a été sujette à des maladies. Mais le fait d'avoir une population plus âgée ajoute à cette demande de soins, la particularité d'accompagner les personnes détenues jusqu'aux soins ultimes, les soins palliatifs.

Deuxième considération : la solitude. La prison détruit les liens sociaux. Communément, au bout d'un certain nombre d'années, les membres de la famille qui venaient, ceux qui s'intéressaient aux détenus disparaissent, et la solitude va croissante avec le temps qui s'écoule.

J'ajouterai une des caractéristiques de la situation pénale actuelle : le nombre impressionnant de détenus, notamment en longue peine, qui sont en état de ce qu'on appelle pudiquement la « souffrance mentale », c'est-à-dire atteints d'affections psychiques ou psychiatriques. Savez-vous que 35 à 42 % de ceux-ci sont gravement malades et que 10 % de ces détenus sont affectés de troubles mentaux les plus graves, pour lesquels la peine a perdu tout sens ? Voilà un des chiffres les plus terribles que je connaisse sur la réalité carcérale.

Beaucoup a été fait pour les soins en prison, les choses se sont améliorées grâce aux personnels soignants, notamment à l'hôpital de Fresnes.

Il est évident que la demande de soin, c'est aussi l'expression de l'angoisse carcérale inévitable, au-delà même de ce que serait la demande de soins hors de prison. On se trouve ici en présence d'un appel au secours extraordinaire. S'ajoute à cela le besoin si puissant chez tous les êtres humains qu'on s'intéresse à eux.

J'ai toujours considéré que la mission assumée par les bénévoles qui vont dans les prisons est essentielle. Oui, aller au-devant des détenus, c'est l'un des témoignages de solidarité humaine les plus forts qu'il soit. Cela demande de prendre de son temps, du temps que l'on consacre à ceux que l'on aime, pour le passer avec des inconnus. Chacun de nous doit pouvoir répondre à sa manière à ce besoin essentiel de solidarité envers les détenus.

Je connais depuis longtemps les petits frères des Pauvres. Voici quarante ans que je suis leur action et que je la considère très précieuse. À tous, je dis simplement : **merci, continuez.** ■

en "fraternel" hommage
R. Badinter



Un recueil pour témoigner

...une histoire d'humanité

L'inattendu pour l'association les petits frères des Pauvres

En décembre 2001, l'association recevait un courrier de l'aumônier de la Maison d'arrêt de Fresnes intéressé par la perspective de pouvoir faire entrer une association de bénévolat d'accompagnement en soins palliatifs à l'intérieur de l'hôpital de Fresnes suite à la demande d'un médecin de l'hôpital.

Une demande pleine de sens pour l'association

Pour l'association des petits frères des Pauvres, créée pour se mettre au service des personnes les plus démunies, cette demande s'inscrivait pleinement dans ses missions car elle porte la volonté de développer la fraternité par un accompagnement relationnel des plus pauvres, ferment pour une société en quête de sens. L'association concentre ses missions auprès des personnes - en priorité de plus de 50 ans - souffrant de solitude, de pauvreté, d'exclusion, de maladies graves. L'association défend quatre orientations prioritaires dans l'accompagnement des personnes gravement malades ou en fin de vie :

1. Assurer et développer la présence des bénévoles auprès des personnes confrontées à la maladie grave, à la mort et au deuil, dans leurs différents lieux de vie et de soins. Parmi les malades, accompagner en priorité ceux qui en ont le plus besoin du fait de leur isolement social, de leur souffrance physique et psychique, de la précarité de leurs conditions de vie.
2. Mener des actions de sensibilisation et de formation auprès des bénévoles, des partenaires et du grand public pour développer la pratique de l'accompagnement des grands malades.
3. Jouer un rôle de témoignage, d'alerte et de proposition dans le champ social et de la santé.
4. Initier et participer à des actions de recherche et d'innovation pour susciter et soutenir les initiatives visant à améliorer la qualité de vie des personnes gravement malades.

Dans cette logique, l'association a répondu favorablement en 2002 à la sollicitation de l'hôpital pénitentiaire de Fresnes pour accompagner des personnes détenues malades et en fin de vie. En février 2002, Philippe, le premier bénévole d'accompagnement, obtient son agrément pour l'établissement hospitalier de Fresnes et pendant deux ans et demi, va construire ce partenariat singulier avec les personnels soignants et pénitentiaires. Son premier accompagnement se fera auprès de Jean-Claude (cf. page 15). Yves l'a rejoint en 2005 puis Nathalie, Pierre, Delphine, Isabelle et Thérèse. Aujourd'hui une équipe de 7 bénévoles formés et encadrés assurent des visites hebdomadaires dans l'hôpital pénitentiaire de Fresnes et à l'UHSI de La Pitié Salpêtrière.



Une première en France pour ce partenariat

Une convention nationale entre les petits frères des Pauvres et l'administration pénitentiaire a été signée en mai 2012.

Elle s'inscrit pleinement dans le cadre de l'application du programme 107 « Administration pénitentiaire » de la mission « Justice » qui comporte les principaux objectifs suivants :

1. Développer les aménagements de peine, améliorer les conditions de détention,
2. Favoriser les conditions d'insertion professionnelle des personnes détenues et la prise en charge des personnes condamnées en milieu ouvert.

Par la convention, l'association s'est engagée, à son initiative et sous sa responsabilité, à mettre en œuvre, en cohérence avec les orientations de politique publique, le programme d'actions suivant, dans le respect de sa Charte et des obligations inhérentes à la détention :

- **visiter des personnes âgées isolées, vieillissantes ou handicapées** dans les établissements pénitentiaires de toute région française et organiser dans la mesure du possible des animations (conviviales, culturelles...) pour restaurer ou maintenir leurs liens avec la société civile.
- **participer à l'accompagnement des personnes gravement malades et/ou en fin de vie** placées sous main de justice, en détention comme en milieu ouvert, présentes dans les établissements pénitentiaires, dans les Unités Hospitalières Sécurisées Interrégionales (UHSI), ainsi qu'au sein de l'Etablissement Public de Santé National de Fresnes (EPSNF). Dans les établissements pénitentiaires et les UHSI, cet accompagnement est initié et régulé par les services pénitentiaires, en étroite relation avec les équipes médicales et soignantes et les Services Pénitentiaires d'Insertion et de Probation (SPIP) intervenant en détention. Dans certains cas, si cela s'avère possible et nécessaire, un accompagnement bénévole peut également concerner la famille ou les proches des personnes placées sous main de justice, gravement malades et/ou en fin de vie.
- **poursuivre l'accompagnement à l'extérieur de la prison de ces publics**, dans le cadre d'une mesure de suspension de peine pour raisons médicales ou de libération conditionnelle médicale. Cet accompagnement extérieur peut se concrétiser par l'accueil de ces personnes dans un lieu d'hébergement appartenant à l'association qu'elle met à disposition des intéressés. Ce dispositif s'effectue dans la mesure des places disponibles et à la condition que toutes les informations nécessaires sur la personne accompagnée aient été fournies préalablement à l'association et que sa situation administrative soit à jour. L'association organise cet accompagnement avec l'aide de ses différents partenaires des domaines sociaux, médicaux et paramédicaux.

L'administration pour sa part s'engage à :

- **informer l'association des orientations de travail et données utiles à son action et au développement de ses programmes associatifs ;**
- **informer et mobiliser ses services déconcentrés pour soutenir la mise en place d'initiatives au niveau local.**

Ces mots pour vous le dire

Depuis 13 ans, l'équipe a grandi, s'est soudée, a vécu des moments magnifiques, rares, étonnants, difficiles.

Elle a développé ses savoir-faire, ses manières d'être auprès des personnes détenues.

Le partenariat avec les différents acteurs s'est nourri au fil du temps. La proximité s'est renforcée et la confiance est pleine et entière.

Au travers de ce recueil, en complément du film « Une présence inconditionnelle », l'équipe de bénévoles a souhaité poser ses ressentis et les mots (et les maux), recueillis auprès des personnes détenues dans leur « chambre-cellule ».

Les responsables de l'administration pénitentiaire, le corps médical et les soignants ont, eux aussi, transmis leurs perceptions sur la place et la complémentarité de l'action des bénévoles dans leurs missions quotidiennes.

Une psychologue afférente à l'association a qualifié la dynamique dans laquelle les bénévoles sont invités à s'inscrire afin que leur présence soit créatrice de liens et d'humanité.

D'une **indifférence redoutée à une reconnaissance espérée**, les personnes détenues ressentent un bienfait direct de cette solidarité chaleureuse qui leur manque cruellement.

Bénévoles actuels ou futurs, **cette présence inconditionnelle** est un rempart contre la marginalisation et l'exclusion de ces **êtres humains** qui vont retrouver leurs semblables tôt ou tard et tenter une nouvelle vie.

À vous lecteurs, nous sommes heureux d'offrir un partage des moments de vie de femmes et d'hommes que nous avons accompagnés un jour, un mois, quelquefois des années.

Des mots pour donner du sens et faire vivre des valeurs à travers ces accompagnements ô combien forts et singuliers. ■



Bénévole, un acteur incontournable



Guillaume MOSSER • Directeur, Établissement Public de Santé National de Fresnes

L'allongement de la durée des peines, l'éloignement géographique, la maladie et le grand âge sont des situations qui ne sont pas rares à l'Établissement Public de Santé National de Fresnes. Les patients détenus qui ont à connaître, voire à subir, cet isolement, alors qu'ils sont particulièrement vulnérables, méritent, pour d'évidentes raisons de dignité et de solidarité, un accompagnement ad hoc afin de recouvrer des forces qui leurs permettraient de poursuivre un parcours complexe.

Ce qui est frappant lorsque l'on rencontre des patients détenus qui reçoivent les visites des bénévoles des petits frères des Pauvres, c'est leur sourire. Un sourire qui ne va pas de soi, mais un sourire qu'ils ont bien souvent retrouvé grâce à la présence des bénévoles.

De cette relation fraternelle naît une volonté de guérison ou, à tout le moins, le plaisir de se sentir mieux et capable d'affronter une réalité difficile. Ces patients expriment l'espoir face à la maladie. Là où les liens avec leurs proches se sont émoussés, ils retrouvent le bonheur d'être écoutés, soutenus et de pouvoir échanger sur ce qu'ils sont ou ce qu'ils aiment. Ils recouvrent incontestablement, grâce aux petits frères des Pauvres, le sentiment d'exister indépendamment de leur détention, de leur isolement et de leur maladie.

Ces résultats individuels déjà exceptionnels ne suffisent pas aux bénévoles, tant ces derniers s'investissent au quotidien dans la vie de l'établissement avec, pour objectif, une prise en charge globale toujours plus efficiente au profit des patients.

Lorsqu'ils interviennent sur les étages d'hospitalisation auprès des patients, ils sont également, sans aucune confusion dans les missions respectives, aux côtés des personnels hospitaliers et pénitentiaires. Ils constituent une véritable bouffée d'oxygène, pour tous, en représentant la société civile dans notre structure hybride.

Leur action est également au cœur de la vie institutionnelle de l'établissement en raison de leur participation aux différentes instances avec le souci constant de représenter au mieux, les usagers, et proposer des améliorations utiles à nos procédures de fonctionnement, afin de valoriser la qualité du service public rendu aux malades.

Le partenariat indispensable avec ces bénévoles, qui se sont utilement et respectueusement positionnés comme acteurs incontournables dans les prises en charge, en complémentarité parfaite avec les équipes pluridisciplinaires de l'EPSNF, permet une réflexion interne sur nos missions. Les petits frères des Pauvres y participent voire, parfois, l'initie. Cette source de réflexion, sur le pourquoi et le comment travailler dans un hôpital destiné à l'accueil exclusif des personnes détenues, permet tant pour les personnels pénitentiaires que pour les personnels hospitaliers, des croisements démontrant que le soin et la sécurité peuvent se concilier : l'un n'empêche pas l'autre. Les bénévoles participent ainsi à la dynamisation des équipes et contribuent, par conséquent, à susciter la réflexion sur le sens à donner à nos missions, cela entraînant des effets très positifs au bénéfice des patients détenus.

La présence des petits frères des Pauvres apporte tant, qu'il ne pourrait plus en être autrement.

Je remercie chaleureusement les bénévoles qui donnent beaucoup de leur temps afin de rendre le sourire à ceux qui l'ont perdu, en leur permettant aussi de se sentir à nouveau sujet et non plus objet.

Les petits frères des Pauvres, humbles et discrets, apportent beaucoup plus qu'ils ne le pensent, tant au service des malades que pour l'établissement. ■

Faire vivre la parole des personnes détenues

Isabelle GÉRY • Lieutenant, Établissement Public de Santé National de Fresnes

Ce n'est pas parce qu'on définit une personne d'une certaine façon qu'elle l'est, de fait.

Cette maxime s'applique à chacun, et à fortiori à une personne détenue.

L'état qui consiste à être privé de liberté ne signifie pas que l'on soit privé de sa dignité, et par conséquent, il n'autorise personne à violer les droits fondamentaux inhérents à tout être humain.

Ce précepte posé, le respect des droits fondamentaux passe donc par l'écoute de celui qui vit dans un milieu contraint, parce que la maladie, parce qu'une condamnation, parfois les deux, l'y ont conduit.

En conséquence, un être incarcéré n'est pas qu'un être prisonnier, c'est avant tout un être humain avec ses forces et ses failles, un être unique, peut-être un parent, un être en souffrance, quelqu'un qui a été un nourrisson puis un enfant, un être déconstruit ou qui n'est jamais parvenu à construire sa personnalité faute de soutien, d'amour, faute d'un étayage parental ou amical suffisamment solide pour connaître, ou seulement approcher, un sentiment de plénitude.

Dans les prisons, un monde indifférent fait semblant d'exister, et l'enfermement est en aucun cas une méthode de traitement. Il l'est encore moins s'il n'est accompagné d'échanges, de réciprocité. Il faut créer du lien pour faire exister l'autre, pour le rendre disponible au futur, à l'avenir, pour le détourner de lui-même. Ce détournement passe toujours par autrui, et notamment par les bénévoles dont l'écoute attentive est un soutien précieux pour endurer l'immobilité qui accompagne l'isolement et pour supporter tous les jours inlassablement répétés que le temps engloutit.

Entre les murs comme au dehors, on rencontre peu d'êtres qui nous permettent de donner la meilleure version de nous-mêmes, qui nous aident à savoir que nous ne souffrons pas des choses mais de leur interprétation, de leur évaluation, qui nous donnent à comprendre que la vie est bien plus riche que toutes les représentations que l'on peut en avoir.

C'est à travers la rencontre avec les bénévoles que les personnes incarcérées parviennent à gratter, dans l'espoir de la rompre, la dure écorce de leur solitude et de leur exclusion. **Grâce aux mots échangés, au temps donné, au réconfort offert et accepté, elles n'ont plus l'impression de ne se trouver nulle part, comme flottant au-dessus des choses, un vague sourire un peu lointain sur le visage.** ■

La visite du matin

Docteur Sylvie BALANGER • Chef de pôle, Établissement Public de Santé National de Fresnes

Je m'approche de sa chambre avec un poids sur les épaules : moi, médecin, je sais que je

ne peux rien pour lui. Il attend une libération improbable au fond de sa chambre sans jamais en sortir...

Il ne sait que râler : un jour le dentier cassé, le lendemain les suppositoires qui ne sont pas les bons...

Sommes-nous jour « dentier » ou jour « suppo » ?

J'ouvre la porte : grand sourire du patient et ces paroles : « Delphine est venue me voir... ».

Bouffée d'oxygène pour ce patient, bouffée d'oxygène pour le médecin.

Aujourd'hui pas de discussion « suppo » ou « dentier » mais des nouvelles de Delphine qui est « si gentille ».

Delphine des petits frères des Pauvres, elle qui lui donne des nouvelles de la « vraie vie », de « l'extérieur » qu'il n'a pas vécus depuis 2002. Elle qui ne le considère pas comme un handicapé mental et physique ou un détenu dangereux, il est les deux, mais juste comme un être humain.

Les petits frères des Pauvres, bouffées d'oxygène dans un espace de douleurs et de contraintes. Sourire, gentillesse, discrétion, écoute, tant pour les malades que pour les soignants ; gestes d'amitié, de réconfort tant pour les patients que pour les personnels de l'hôpital, pénitentiaires ou hospitaliers...

Bouffées d'oxygène pour tous.

Merci, vous aidez nos patients, et vous nous aidez à les prendre en charge. ■



Jean-Claude, mon premier accompagnement

Témoignage de bénévole

Tu avais donné ton accord pour me rencontrer... Tu étais hospitalisé à l'hôpital pénitentiaire à Fresnes ; je suis venu chaque semaine à partir du 17 août et jusqu'au 5 novembre...

Des visites au parloir puis dans ta « chambre-cellule » car tu ne pouvais plus descendre ; nous passions une heure à une heure trente à bavarder ou à rester en silence ...

Tu nous as quittés le 8 novembre... À l'âge de 48 ans !

Notre relation a grandi d'une manière singulière, mystérieuse. Est-ce du à une confiance vite établie ? Le temps compté pour toi ?... Je ne sais répondre ...

J'ai tenté de marcher à tes côtés avec mes interrogations, mes incertitudes...

Je retiendrai d'abord ton sourire énigmatique tout au long de mes visites.

Je n'oublierai pas de sitôt les conversations autour de ta vie quotidienne : la nourriture, la télé, ta pension d'indigent, tes hospitalisations à La Salpêtrière, le cliquetis insupportable des clés dans les portes... jusqu'aux confidences de ta vie bouleversée, chaotique, en rupture de ban avec ta famille et la société : enfance à Montreuil, un coma suite à un accident, la « perpète » au centre de détention près de Colmar, le décès de ta maman en décembre dernier difficile à assumer, tes frères et sœurs, ton héritage et son utilisation, ton envie d'évasion !... le personnel soignant très proche, ta maladie et les métastases au cerveau.

Tu m'avais demandé qu'on se tutoie.

Notre avant-dernière rencontre fut presque gaie avec la lettre que tu m'as dictée pour ta sœur et ton souhait discret de bénéficier d'une remise de peine pour fin de vie et être accueilli par celle-ci...

Je t'ai vu 3 jours avant ton décès, tu avais terriblement changé, tremblant, mutique...

Merci de m'avoir manifesté une grande confiance dans cet univers hostile, d'avoir pu parler de tes angoisses, de ta peur de la mort, de ta gratitude pour l'une ou l'autre infirmière, pour leurs qualités à ton égard...

J'en suis encore ému.

Aujourd'hui je suis triste car nous ne nous croiserons plus.

Tu étais naturellement dans mes pensées de la semaine.

Je suis aussi révolté car tu as fini tes jours en prison... loin des tiens.

J'ai eu un grand besoin d'en parler avec les soignants qui t'ont aidé avec grande humanité à quitter notre rive...

Cette conversation m'a fait beaucoup de bien.

Cela montre la place précieuse que tu avais prise en moi. ■



Les Don Quichotte de l'espoir

Depuis 18 mois je suis hospitalisé dans plusieurs hôpitaux pour multiples fractures du fémur, infections, non consolidations et 2 greffes osseuses.

Je me souviens des premières visites des petits frères des pauvres. Vous êtes pour moi les petits frères de tous.

Je vous blème dans le SAS Sécurité. Vous déposez vos clés et votre sac rempli de vos soucis et de vos tracas dans la consigne. Puis vous vous redressez dans vos habits de Don Quichotte de l'espoir, prêts à arpenter les longs couloirs, franchir tous les obstacles pour arriver jusqu'à nous, les visités.

A chaque visite nous parlons de mes chagrins, de mes joies, mes incertitudes, de l'été et de mes sources d'humour parfois caustiques, de tout et de rien.

Quand je dis nous parlons mais c'est surtout moi qui suis l'orateur et vous l'auditeur. Vous m'écoutez sans jamais paraître désabusés, agacés, fatigués, lassés de mes verbiages. Que c'est bon d'avoir une, non deux oreilles attentives qui nous entendent.

Et les visiteurs répondent toujours gentiment à mes questions curieuses. J'ense vous

imaginer dans vos vies, votre quotidien, votre environnement. Au parlez vous en nuances, quels sont vos goûts, vos loisirs, votre vision d'Ingres? Et comment se passent les répétitions du Groupe de Gospel quand et où aura lieu le Méjor concert. J'y pense fort. Ce jour là, je quitte mon corps immobilisé sur ce lit d'hôpital. Je suis la petite souris qui court partout, rendre grand ses yeux, quel succès!

Merci à tous les visiteurs porteurs de petits bonheurs - pour nous les délinquants hospitalisés. Par vous, je redécouvre une personne. J'abandonne cet horrible numéro qui me suit partout, toujours. Je suis de nouveau Madame. J'ai retrouvé mon nom, réintègre mon individualité.

Votre éphémère visite, ô combien attendue, me laisse une bonne dose de bonté, d'écoute, de considération, de gentillesse, d'amitié.

En nous quittant, avec votre dernière poignée de mains, vous n'oubliez jamais de nous laisser un bouquet de sourires qui éclairera nos moments de lassitude, de déprime jusqu'à la future visite, la prochaine poignée de mains.*

A bientôt visiteuses, visiteurs des Petits frères de tous Jacquesdame.

* qu'est-ce que elles m'ont manqué quand j'étais contagieuse en isolement bactérien et microbien.



Le 5.11.2014

Thérèse
Philippe
Yves, et tous
les autres.

↑
Comme moi je ne sais pas m'arrêter. Déjà que je suis barbe assez quand je parle si je m'y mets aussi par écrit!!!

Pourtant j'aurais encore tant d'autres choses à vous rappeler... tant de gentillesse dont j'aimerais témoigner.

Soyez sur que si je pour un jour écrire mes mémoires, vous y ferez sur vous j'ai tant de choses à raconter.

Merci à vous du fond de mon lit. du fond de mes souvenirs, du fond du cœur.

Jacqueline

Jacqueline

Témoignage de bénévole

Jacqueline, je l'ai rencontrée régulièrement au cours de nombreux séjours à l'hôpital. Comme beaucoup de patients, elle était revêtue de la robe chemise de l'institution. Un jour, elle m'a montré des vêtements qu'elle venait de se faire acheter à l'extérieur et nous les avons admirés ensemble. Je suggérais qu'elle les enfile un jour. Tristement, elle m'avait répondu : « À quoi bon ici ! ».

La semaine suivante, à mon arrivée, une infirmière m'a signalé que Jacqueline avait une surprise pour moi. Je suis allée la voir. Jacqueline, revêtue de sa tenue saillante, m'attendait avec un beau sourire. Elle m'a raconté que le personnel était étonné de la voir habillée ainsi et elle leur avait répondu qu'elle avait un rendez-vous mardi après-midi. Tout en caressant sa belle écharpe assortie à son ensemble, elle m'a parlé longuement de l'aventure poignante qu'elle avait vécue lorsqu'elle était partie en Algérie : à la suite d'un tremblement de terre, un bébé avait été recueilli et elle avait adopté ce petit de quelques jours. Ce bébé, elle l'a appelé « Malika », « protégé des anges », qui était la grande joie de ses fils. Puis elle m'a tendu des poèmes qu'elle avait écrits en détention. Afin de rester en lien avec elle, je me suis mis à en lire à haute voix et Jacqueline était heureuse de redécouvrir sa prose à travers la voix d'une autre.

Je découvrais une personne avec une attitude qui me paraissait, différente : ce n'était pas la patiente détenue qui était en face de moi, nous étions deux femmes face à face, habillées, à égalité. La semaine suivante, elle m'a parlé de cette journée unique : « **Quelle belle journée c'était !** ». ■

Lettre à mon bénévole... du dehors

Texte d'une personne détenue

« **Enfin quelqu'un qui écoute et comprend** car, à part vous, mon bénévole et Mme la psychologue à l'EPSNF, parler de vraies choses étaient difficile. Tout au long de mon séjour de près de 2 ans à l'hôpital de Fresnes, vous avez été à mes côtés. Chaque semaine je vous attendais pour vous confier mes angoisses, mes espoirs et le poids de la séparation d'avec mes proches. **Je ne vous oublierai jamais** ». ■

La solitude ...

Texte d'une personne détenue

« **D'**après Léo Ferré cela n'existe pas et pourtant la visite inopinée de Philippe, volontaire des petits frères des Pauvres est venue rompre ce cercle vicieux. En effet, bien qu'ayant, l'année dernière, fait cinq NDE (expérience de mort approchée) avec la grande lumière, l'extase infinie qui vous attire inexorablement, cinq fois survivant, j'ai donc réévalué mon échelle de valeurs : seul compte maintenant la relation humaine. Or dans cette chambre unique de l'EPSN de Fresnes l'échange est venu de cette visite de Philippe, installé sur la chaise, oreille attentive, le sourire plein les yeux. Ecoute compréhensive qui se moque de savoir le motif de ma condamnation « Aussi haut que l'on monte, on finit toujours par descendre (des cendres) », Chateaubriand. **Déjà j'attends ta prochaine visite... pouvoir te conter ma vie** »... ■



Un timbre de liberté

Témoignage de bénévole

Samedi 16 février – Hôpital carcéral de Fresnes - Je remets au gradé le règlement intérieur daté et signé contre un badge qui me permet de récupérer une clef d'accès aux différentes parties de l'établissement.

En dix ans d'action, c'est une grande première, une semaine à marquer d'une croix rouge pour l'équipe bénévoles.

Désormais, nous faisons « plus » que partie des murs ...

Entre les murs des secteurs autorisés, nous pouvons à présent nous mouvoir librement. "C'est bon, elle a les clefs ! C'est bon, laissez-la circuler ! C'est bon laissez-la passer : elle a les clefs !".

L'annonce du surveillant chef me devance comme un sésame... Fin de l'escorte.

Seule, dans l'ascenseur, j'ouvre ma main. Une main qui n'en revient pas de détenir l'objet tant réclamé, sans conviction, depuis des mois : deux longues et lourdes clefs, gris anthracite, tout en rondeur, au panneton édenté. L'une ouvre les grilles afin de circuler entre les trois services (médecine, moyen séjour, rééducation) ; l'autre, pour la moins inattendue, m'introduit dans les cellules.

Elles sont là, en MA possession, ces clefs !! Je jubile intérieurement : finies les longues minutes d'attente devant les portes jusqu'à ce qu'un surveillant vienne m'ouvrir ! Finie cette dépendance au flegme plus ou moins machiste des gardiens !

Ainsi, autonome et indépendante, je peux me débrouiller toute seule, libre, libre de circuler ! Laissez-moi passer SVP !

Ce premier contact, tactile, métallique, cette première pression à froid, me paraît aussi dingue qu'incroyable. Je me sens pousser des ailes ; je me vois voler de service en service, de chambre en chambre, de patient en patient, avec la force et la fluidité de l'aigle. A moi la liberté !!!

J'affiche un sourire victorieux, fais rouler les anneaux autour de mes doigts, tel Lucky Luke avec son colt (tout juste si je ne souffle pas dessus !). Je les rengaine et passe sous le nez des surveillants, le mien en l'air – pour une fois ! -, fière d'en être !

... Avant de redescendre brutalement sur terre : le jeu joue difficilement dans les serrures. De la clef aux verrous, chaque rapport, chaque positionnement, chaque façon d'enclencher est à connaître. Les portes d'une prison ne s'ouvrent pas si facilement ! " Il faut le sentir... Glissez la clef de trois quart... Là, tournez le penna

à droite, à un quart... Forcez !... Avec l'habitude, vous y arriverez", me reconforte un surveillant en posant sa main sur la mienne afin de m'aider à déverrouiller la grille.

Des clefs si difficiles à manœuvrer ; des portes si difficiles à ouvrir !

Puis les visites tarissent définitivement ma joie : je saisis en effet qu'ouvrir n'est rien et qu'il est surtout plus malaisé de refermer, de verrouiller, de cadenasser une porte. Emmurer. Emprisonner la personne avec qui je viens de discuter une heure durant. Et ce, de mon fait. Tandis que je quitte l'un, tandis que je quitte l'autre, tandis que je passe d'une cellule à la suivante, je sens que ces clefs, qu'elles soient dans ma main (quand je suis dans les couloirs), ou dans la poche de mon manteau (quand je suis avec un détenu), je sens que ces clefs, si elles me libèrent physiquement, m'entravent psychologiquement.

Jusqu'à présent, avec les prisonniers, nos derniers mots, nos au revoir, nos éclats de rire résonnaient comme une ouverture ouvrant sur une portée chimérique, décrochetée par quelque clé des champs imaginaire, onirique. Nos derniers mots se prolongeaient outre-cellule, se propageant comme un parfum léger dans le couloir, "à l'extérieur", jusqu'à ce que le gardien, quelques secondes plus tard, viennent rabattre la lourde porte laissée entrouverte à mon départ. Là, le clic-clac qui clôt nos entrevues, ce cliiiiic claaaac métallique, massif, brut et sec, que j'actionne de mon propre chef, retentit dans le vide, insensible, indifférent, impassible. Sans appel. Comme une tombée du jour, soudaine. Comme un baisser de rideau, abrupt. Et Dieu sait qu'ici une parole, un rire jusqu'à sur le tard vaut son pesant d'air, sinon d'étoiles. Non plus un dernier mot, mais un bruit ultime.

Un timbre lourd, cinglant. Déshumanisant.

Je ne suis plus qu'un triste coooooorbeau crrroac clic et claque !!! Je replie mes ailes d'encre et me fais toute petite, claudiquant de porte en porte, alourdie par des clefs qui freinent mes gestes, handicapent ma joie. Force ambivalente que l'octroi de ce trousseau carcéral... Je préfère redevenir toute petite comme celui qui m'accueille de l'autre côté de sa porte.

Passée l'huis de ma dernière cellule, je laisse la porte entrebâillée, comme à ma douce accoutumée. Et j'appelle. Ma voix de femme résonne dans l'espace pénitencier :

"Surveillant ? Sur-veil-lant ???!!! S'il vous plait ?! Pouvez-vous refermer derrière moi ?? !".

Je me débarrasse des clefs dans le sas d'entrée, des clefs de liberté toute relative.

J'avale ma salive. Une liberté au goût âcre, amer. Au goût de fer. Pour sûr, **il est des portes plus faciles à ouvrir qu'à refermer.** ■

Un patient qui gratte

Témoignage de bénévole

Patient et impatient. Prévenu ou condamné. Fou ou raisonnable.

Il est content que les chirurgiens aient trouvé, en fouillant dans son ventre, quelque chose qui justifie cette cicatrice aux 38 marches, le zip du Machu Picchu partant du pubis droit vers le haut, évitant de justesse le nombril, son nombril, esquisse poétique qui gratte un peu quand même.

Le bonhomme semble croire que moi aussi je vais m'intéresser à cette ouverture toute neuve dans un vieux ventre qui a digéré des tonnes de poireaux et de pommes de terre. Ne me parle pas non plus de ta jeunesse, je ne préfère pas.

Quant à ces propos orduriers tous azimuts, je ne les entends pas. Je garde mes propres gros mots en chapelets pour le jour où je suis en colère, seul contre tout et tous.

Je me redis que je suis ici pour être présent. Aujourd'hui, ce sont des images pas belles, des mots vilains.

Cet homme est en colère. Il exprime sa dignité d'homme à sa manière.

Je mets en jeu la mienne en **étant là, devant lui, sans frémir.** ■

Fragile

Témoignage de bénévole



La plus belle des détenues jusque-là visitées.

Voilà comment vous m'êtes apparue lors de notre première entrevue. Vous dégrisiez votre cellule par votre grâce, votre féminité, votre sensualité.

Votre tenue d'abord. Une simple salopette bouclée sur l'épaule droite, la bretelle défaits sur l'épaule gauche ; un blue-jean marial, duquel fleurissaient les myosotis et les camélias du corsage. Florale, Marie. Un jardin fleuri.

Puis votre doux visage. Votre chevelure frisée, tombant, volumineuse, sur vos épaules. Comme un lointain souvenir de votre mère, Fantine rwandaise qui vous a déposée dans les bras du destin à trois ans. Noir argenté, vos cheveux vous donnaient un âge incertain. Sans âge. Comme toutes les apparitions : une présence hors du temps.

Votre visage mordoré, couleur de sable, ainsi que vos yeux d'Orient, ne rappelaient en rien les origines belges de votre père. Décédé durant votre dixième année.

Entre la rose et la cerise, vos lèvres pourpres. Fanées. Flétries. Desséchées. Desquelles s'exhalait, imperceptible, une détresse inaudible. Desquelles expiraient des SOS inarticulés, silencieux, masqués par votre sourire de Joconde, aussi léger qu'énigmatique.

Et votre regard. Humide. Tellement triste. Tellement mélancolique. Mme Wermeire. Un regard écriin. Incrusté de lumière. Un regard écran. Sur votre vie foudroyée. Tuée dans l'œuf. Tuée dans l'âme.

À votre naissance, les petites fées s'étaient pourtant bel et bien penchées sur votre berceau, vous prodiguant ainsi mille et une qualités : beauté, intelligence, sensibilité, humanité - extrêmes. Traductrice, vous aviez, entre autres, le don des langues. Vous étiez promise à un brillant avenir, tel celui que vous avez su tracer à votre aîné, aujourd'hui médecin.

En prison, vous avez travaillé dur pour obtenir vos remises de peine. Ne serait-ce qu'une journée, qu'une heure, qu'une minute, pour fuir la surveillance des matons, tant vous souffriez, suffoquiez, dépérissiez d'être ainsi isolée. Trois ans pour vols à l'étalage. Et la drogue. Vous aviez fait le plus gros. Il n'y avait plus long à tirer. Peut-être même qu'à la fin du mois ...

Au-dessus de votre lit, la photo de votre fille. Aussi magnifique que sa mère. Et, au vu de ce que vous me racontiez, très intelligente et sensible. Si mature du haut de ses quatorze ans. Vous aviez tellement hâte de la retrouver. Bon sang Marie ... !

La dernière fois que je vous ai rencontrée, vous étiez dans l'attente de votre jugement, fin février. Vous n'en pouviez plus d'être enfermée à longueur de journée et de nuit. Vous deveniez dingue, déprimée : vous mouriez de l'intérieur à petit feu. « Il n'y a pas pire enfer que la prison, disiez-vous. Pas pire enfer que d'perdre la liberté ».

Je me souviens encore de votre dernier regard, lorsque vous vous êtes levée pour me raccompagner. Vos yeux de chien battu. Vos yeux aux abois. Mon Dieu... Tant de douceur, de grâce, de sensualité, de vitalité... étouffées, confinées, comprimées. Vous m'êtes apparue alors si infiniment précieuse. Si infiniment fragile. Mince Marie !! La libération, tu l'as obtenue ! Tu l'as gagnée Marie ! Début mars, tu étais de retour chez toi ! Début mars, après tant de démarches, tu es sortie de taule, t'as recouvré cette liberté pour laquelle tu t'es battue, Marie ! Cette foutue liberté, avec son air de fête, avec ses airs de joie. Putain Marie, qu'as-tu fait de ta toute nouvelle liberté ??? Toi qui l'aimais tant, « comme une perle rare », dit la chanson. Après deux ans de privation. Après deux ans de sevrage... Marie, dis, qu'as-tu fait d'ta liberté ?

Ce nouveau printemps t'est resté froid, au fond d'ton cœur blessé.

T'as retrouvé Belleville. Oui. Et ses cafés.

T'as retrouvé la Villette. Oui. Et ses dealers.

De la prison réalité à ta prison artificielle.

Opiacée.

Dis-moi, Marie, qu'as-tu fait d'TA VIE ? Ton héroïne

Son prix pour une piqûre, ultime

Never more

Marie

Overdose.

Marie.

Shit !



MARCEL

Témoignage de bénévole

Marcel, vu régulièrement au cours de nombreux séjours à l'hôpital a dû malheureusement, être amputé. Cela nous a amenés à être auprès de lui, afin d'accompagner, impuissants, cet épisode très douloureux.

Une compagne dont il est séparé. Père de deux filles bien jeunes, placées dans le nord de la France et personne pour les amener à l'UHSI à Paris pour voir leur papa. Marcel leur téléphone régulièrement, mais le contact n'est pas évident de part et d'autre. Vie pauvre de soutien et de lien.

Pendant un moment Marcel s'est lancé dans l'écriture pour, sans doute, un face à face avec lui-même.

Marcel aime le dessin et le coloriage qu'il exécute à partir de quelques modèles : le dauphin, l'oiseau, le papillon, les fleurs... « Ça me passe le temps ». Oui, les journées sont très longues. Quand il n'est pas en panne de papier ou de feutres sa production est féconde. Il a plaisir à offrir à son tour.

Dernièrement, Philippe, bénévole à l'hôpital de Fresnes où Marcel retourne régulièrement, m'a apporté de la part de Marcel un dessin. Ce cadeau m'était personnellement destiné avec un fer à cheval porte bonheur et des fleurs rouges et ces quelques mots :

« Pour ta sagesse, pour ta sympathie, pour ta gentillesse, pour l'aide que vous m'avez apporté, MERCI ».

Ce message adressé de la part d'un homme privé de liens m'a touchée et interrogée. En effet, ce cadeau ne se limitait pas à un don au cours d'une visite rompant une solitude. Il avait pris le temps de rédiger, de dessiner, d'acquiescer une enveloppe et un timbre, denrées rares pour lui.

J'étais surprise par cette manifestation déterminée, traduisant dans son désert affectif, pourquoi pas, le goût de la relation à l'autre, et le goût de l'autre.

Relation, bien entendu, ou chacun doit rester dans son rôle spécifique.

Ce message je l'ai reçu aussi comme **un poème partant du cœur et s'adressant à l'équipe de bénévoles que nous formons.** ■

Maman

Témoignage de bénévole

Vu pour la première fois le 24 mars 2009 ; du fait d'une suspicion de tuberculose, le port du masque est obligatoire ...

Il a le visage marqué par la fatigue, même si le masque couvre une grande partie du visage. Il vient, me dit-il, de la maison d'arrêt de Cherbourg. Son poids est passé de plus de 80 kg à 42 kg perdant 4 à 5 kg par semaine, se sentant délaissé par le médecin, « un bon à rien », non « un mauvais en tout » !

Ce sont les rapports des surveillants, inquiets de son amaigrissement conséquent qui a permis son envoi à l'hôpital de Fresnes. Il est vrai ses jambes qu'ils découvrent de son pantalon de pyjama sont squelettiques...

Il ne mange toujours pas et avoue être bien traité ici.

Il est originaire de Bricquebec et proche d'une sœur.

La semaine suivante, toujours le masque pour le rencontrer : il parle peu et a la tête baissée.

Il semble qu'il a stabilisé son poids, mais ne mange toujours pas. DO me parle de sa mère qui l'a soigné dans les années 70 et de son père atteint d'un cancer généralisé et perclus de douleurs. Le dévouement de sa mère a été total. Lui, vivant chez ses parents, assurait le ménage et divers menus services quotidiens.

Sa vie professionnelle, celle de boucher et de tueur... de bovins ! On sent à ses propos qu'il aimait cette activité, consciencieux et reconnu par ses pairs. Il me demande d'un coup un service à lui rendre : « Puis-je envoyer de sa part à sa mère 2 rameaux bénis car elle ne peut plus se rendre à cette célébration dans son village ? ».

Après une courte hésitation, je lui dis que je peux faire cela pour lui. Le samedi, je mets de côté 2 rameaux bénis pour les envoyer dès le lundi, par la poste, à sa mère. Il m'avait donné le nom de la commune et j'ai pu trouver l'adresse exacte dans l'annuaire. Cette enveloppe est partie dès le lundi 6 avril avec un mot : « De la part de votre fils Michel, ces 2 rameaux bénis dans une paroisse de la région parisienne. Sincèrement vôtre. Un bénévole de l'hôpital de Fresnes ».

À la 3^e visite, j'apprends par un infirmier que ce n'est pas la tuberculose mais que c'est plus grave ... sans demander d'en savoir plus. Il est sous perfusion, couché sous sa couverture et je me penche vers lui pour l'entendre dire qu'il est épuisé, très faible, sans force pour me parler. Le visage encore plus creux.

Je lui dis seulement que les rameaux sont partis la veille par la poste, il me remercie et s'excuse...

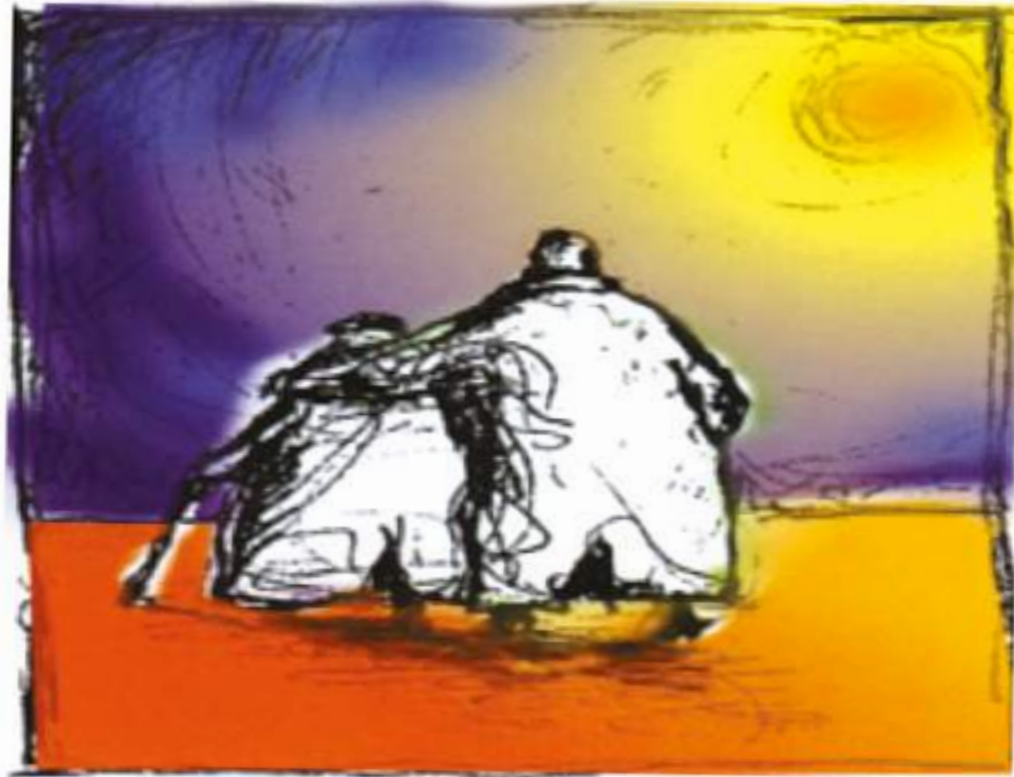
J'ai appris qu'il était mort le lendemain, transporté aux urgences de l'hôpital voisin.

Je suis content d'avoir été le dernier relais vis-à-vis de sa mère.

Son geste de lui **envoyer ces rameaux bénis est fort et chargé de beaucoup d'amour et de foi.** ■

Pourquoi être bénévole ?

Témoignage de bénévole



L'accompagnement des personnes exclues de la société m'importe beaucoup car dans chaque être humain il y a toujours une possibilité d'une belle rencontre. Ce sont des hommes et femmes très différents de ceux rencontrés dans notre quotidien et qui ont tous des choses à dire et le besoin d'une oreille ouverte et attentive dans le non jugement et la plupart du temps dans une réelle authenticité.

Bénévoles, nous sommes confrontés à la solitude, à l'enfermement, aux angoisses...

Je veux témoigner et combattre les idées préconçues de la prison et des détenus.

Ce sont d'abord des hommes et femmes, de plus, malades et qui ont des émotions, des sentiments comme tous, ils ont besoin d'être entendus et accompagnés.

Je vis des moments singuliers et très denses chaque semaine même si parfois c'est lourd et difficile.
Vivre l'enfermement et la maladie, c'est double peine comme ils le disent eux-mêmes ». ■

Du don...

Joëlle DULAUROY • Psychologue clinicienne et formatrice

Accompagner bénévolement des personnes en situation de crise du fait de la maladie grave, du vieillissement, de la fin de vie selon la « culture palliative », née il y a trente ans en France, relève d'une volonté de poser un acte personnel fort dans notre société contemporaine.

Il introduit celle ou celui qui s'y risque à entrer dans l'énergie du don entre étrangers. Elan du cœur, il ne peut cependant pas s'exercer à la manière dont on vient en aide en donnant une pièce dans le métro ou en soutenant son voisin. Il requiert, de par la loi, d'adhérer à une association de soins palliatifs – à laquelle il est fait obligation de sélectionner, former et soutenir ses bénévoles. En encadrant légalement ce bénévolat et en subventionnant la formation, le législateur ne dit-il pas la difficile relation que l'être humain contemporain entretient avec la maladie, le vieillissement et la mort ? Protéger ceux qui osent s'aventurer dans cet espace de « l'impensable », de « l'inquiétante étrangeté » et offrent par là même à qui accepte ce don de sortir des multiples enfermements que l'expérience vécue induit tant à l'hôpital, en EHPAD, qu'au domicile et même jusque dans la prison et l'hôpital carcéral de Fresnes.

Il n'est pas rare également de constater que la personne à laquelle s'adresse ce don, le reçoit, dans un premier temps d'abord, avec suspicion comme en témoignent ces paroles : « Qu'est-ce que vous me voulez ? Ça coûte combien ? Vous n'avez rien de mieux à faire ? Pourquoi vous faites ça ?... » Un temps d'apprivoisement, pour que la relation avec l'équipe de bénévoles puisse s'investir en confiance à cette ouverture à la Vie, est souvent nécessaire.

C'est un vrai défi que les bénévoles des petits frères des Pauvres relèvent depuis plusieurs années en franchissant les murs qui privent de leur liberté ceux que la société condamne/rejette pour l'acte qu'ils ont commis. Monde clos qui, le temps d'une rencontre acceptée, voit ses frontières s'effacer ; décroissement enraciné au cœur de cette présence sans jugement qui donne sans attendre en retour.

...à une présence créatrice

Si l'accompagnant sait s'ajuster à l'accompagné, les deux peuvent entrer dans une dynamique où le don n'est plus l'exclusivité de l'un mais circulation entre deux personnes. Pourquoi ? Parce que chacun aura pu prendre le risque de la rencontre : écouter, s'écouter, dire, se dire, se taire, partager le silence... avec respect et de ces entrelacs sortir transformé, enrichi, grandi.

La responsabilité de la qualité de sa Présence incombe au bénévole. C'est au sein de son association d'appartenance que l'accompagnant se sensibilise à la relation de Personne à Personne, s'initie à « honorer la dignité », développe un « savoir être » par les séminaires de formation initiale et continue. C'est dans l'espace de soutien et de formation du groupe de parole qu'il affina ses motivations, nommera dans l'après coup ce qu'il a vécu dans la relation, revisitera ses émotions, travaillera ses limites, conscientisera le sens de son don... Espace d'écoute qui lui est donné pour qu'à son tour, il soit écouté et entendu car nul n'osera se faire pleinement écouter s'il n'est assuré de pouvoir être à son tour écouté.

L'écoute verbale et non verbale est au service de l'ajustement créateur de ce moment d'humanité. Ce bénévolat d'accompagnement témoigne que « le don occupe encore une place de première importance dans nos sociétés, à côté du Marché et de l'État ».* C'est un regard trop souvent négatif qui est porté sur notre société, manquant alors **les opportunités au quotidien de s'émerveiller et de nourrir l'espoir.** ■

* « Le don, la dette et l'identité » - J.T. Godbout – Ed. Le Bord de l'eau/2013

Mitraillette

Témoignage de bénévole

La grosse clé du surveillant ouvre la grosse serrure à grand bruit. La lourde porte est ouverte. « Z'avez une visite, Monsieur X. »

- Je m'appelle Michel, de l'association des petits frères des Pauvres.

- Ah, oui, vous m'accompagnez, c'est ça. Au moins vous m'écoutez.

Je vais vous dire : vivement que je sois dehors.

Je vais tous les dézinguer. Avec une Kalachnikov, j'en tombe une dizaine à chaque bande, à fond. Vite je recharge, une autre dizaine. Ils l'ont cherché.

Une 12.7, c'est mieux mais c'est trop lourd et on ne trouve pas de munitions.

Voilà.

J'enchaîne courageusement.

- Oui, voilà. Nous avons fait connaissance. Nous nous reverrons peut-être ? Alors, à une autre fois ».

Je sors de la chambre et repousse la porte.

Gros farceur ou paumé dans ses nuages. **Je le sens descendre lentement de son blockbuster et prendre sa place anonyme parmi les autres.** ■

Racines

Témoignage de bénévole

Il est loin, ce souvenir d'accompagnement, loin et doux.

Un souvenir qui va jusqu'au Mali, où est né Ahmed, 18 ans.

Il gardait les vaches depuis tout petit, sur le grand plateau loin du village. Une vingtaine de vaches tranquilles, laissant la vie du berger couler doucement. Un animal sauvage à éloigner parfois ; les vaches ne se laissaient pas faire, mais, d'après lui, elles appréciaient d'être soutenues par un petit homme qui n'aurait fait peur à personne.

Le soir il fallait traire, puis les vaches se couchaient en cercle et c'était la nuit, puis la traite du matin. Il aimait ses vaches qui le lui rendaient bien. Doux souvenir.

Un jour, que j'imagine un horrible jour, on lui a dit qu'il n'y avait plus de vaches à garder.

Il n'a pas compris pourquoi. Que doit-il faire, maintenant ? Au village, pas de réponse. Encore et toujours pas de réponse.

Le regard d'un adulte se pose sur la case où habitait Ali, parti en France pour tenter sa chance. Ahmed doit partir.

Dans le quartier latin, à Paris, tout le monde court. Ahmed trouve du travail dans un restaurant, manutention, plonge, épluchage, en cuisine il sait tout faire, dit-il. Le travail n'est pas régulier ; il faut parfois marauder pour manger. C'est le mandat de dépôt.

Ahmed a fait le grand écart entre deux mondes tellement différents ; une expérience majeure, mais impossible à « valoriser ».

Ces mondes sont durs. ■



Voyage au pays d'Aloïs

Témoignage de bénévole

68 ans, cet homme maigre, en pyjama, est installé dans un fauteuil, il est attaché avec un drap pour ne pas qu'il tombe. Ce 18 février, je pénètre dans sa chambre entièrement dépouillée.

Il a la tête penchée sur la poitrine, la relève à l'appel de l'infirmière.

Je m'assois sur le bord du lit, face à lui et m'abaisse à la hauteur de sa tête pour voir son visage, croiser son regard.

Je devine très vite sa situation de malade Alzheimer !

Me mettre en silence, occuper mentalement l'espace, la distance, la proximité physique : c'est lui qui m'invite à cette mise à niveau de ma posture intérieure pour tenter l'ajustement adéquat à ma présence délicate, déroutée.

Quelques mots pour lui dire que je suis venu auprès de lui quelques instants.

Faire confiance à mon instinct, le 6^{ème} sens que je m'accorde... mais comme un funambule sur son fil, j'avance avec prudence, retenant mon élan naturel. Temps suspendu pour une relation déconcertante quand il entre tout à coup dans un monologue continu, inaudible, un torrent sauvage de mots qui se déverse devant moi.

Que manifeste-t-il sinon un besoin vital de communiquer, de relation inachevée, inassouvie ?

Sortir de son emprisonnement progressif du mal qui l'envahit ?

Je pose instinctivement ma main sur son bras et reste silencieux devant ce flot ininterrompu, cette logorrhée salubre, manifestation d'une vie en face de moi, me déboussolant.

La surprise ? Quand je lui annonce mon départ, au bout de 5 ou 10 minutes, je ne saurais le dire – il me dit distinctement « c'est gentil » et puis un « merci ».

Gratification inattendue et précieuse. Tous les repères ne sont pas perdus pour celui qui ose s'arrêter auprès de lui. Quel sens à ce double enfermement pour cet homme à défaut d'une place dans une maison de retraite et la possibilité de soins de nursing ?

Impuissance et limites de ce système, des acteurs multiples face à cette situation à laquelle nous ne pouvons ni nous habituer ni ignorer.

Cette rencontre forte et brève m'habite et me reconforte.

Manifestation du non-abandon au nom de la société, **cette mission de bénévolat est irremplaçable même si c'est une goutte d'eau dans la mer.** ■

Monsieur l'accompagné, je vous fais cette lettre,

Témoignage de bénévole

L Le mail d'un collègue bénévole m'annonce votre suicide.

Vous m'aviez dit votre ferme résolution d'en finir si ... La ou les conditions étaient remplies : c'est arrivé.

Nous en avons parlé, vous d'un ton assuré, moi à mi-voix. L'univers de la drogue vous a aspiré dans la délinquance et un autre abîme vous guettait.

On aurait dit que vous attendiez ma visite.

Vous êtes toujours pour moi un homme de 50 ans, bien charpenté, vous exprimant très bien, sans hésitation.

Vous aviez souffert, disiez-vous, de solitude, de mauvaises fréquentations, de racisme. Notre pays vous semblait beau, vous y aviez espéré un meilleur accueil, plus conforme à sa réputation.

Je n'avais pas protesté, à quoi bon !

Oui, mon pays est beau et je l'aime, comme il est. Je vous dis maintenant qu'il y a des femmes et des hommes de bonne volonté.

Je pense que vous l'aviez compris ; j'avais imaginé que, **peut-être, vous entreverriez dans mon écoute une issue.** ■



Merci

Témoignage de bénévole

... Une chaise m'attend face à son lit médicalisé.

J'ai été annoncée et il m'attend.

J'avoue que c'est assez intimidant, un inconnu qui vous attend ; assez inquiétant, même, un détenu qui prend patience.

D'habitude, je déboule comme ça, dans leur cellule, comme ça, sans crier gare.

Un point d'interruption dans la monotonie de leurs heures. Quand ils prennent leur café, pour commencer. Au milieu d'une émission télé, le plus souvent. Dans leur sommeil, parfois. Quand ils pi.... et ch...., aussi, s'empressant de rajuster leur pantalon au plus vite. Car cela arrive, oui...

C'est bien la première fois, là, que l'on dispose une chaise, ainsi, à mon égard. Comme si j'étais une Very Important Person. Egard dû à une dame. Le top de la délicatesse dans ce lieu de fer.

« Bonjour Madame, veuillez-vous installer, je vous en prie ». Avec une majuscule, s'il vous plaît ! C'est que madame n'à point l'habitude ! Enfin, pas dans ce genre d'endroit. Interdite, je reste. Sur le seuil. En bord de monde. Et bascule.

Sa voix, aussi douce que précieuse, agit comme par magie ; son regard, un charme ; son sourire, un sortilège ; ses mots, un filtre poétique. Ni plus, ni moins. Ça pétille et ça scintille dans mes champs visuel et auditif. Enveloppée, envoûtée. Me voilà captée. Captive.

Il est onze heures du mat'. La clef dans la lourde porte, en trois coups, a retenti : tintin- tin.

Tin-tiiiiiiiiinnn !!! Attention mesdames et messieurs : voici l'histoire de la métamorphose d'un prisonnier en prince charmant et d'une bénévole en reine ! Sa reine. Dans son mètre carré de cellule déployé en un palais, semblable à un origami de papier rose Barbie, maintes fois plié et déplié. Cabossé. Mais j'vous préviens : à midi, le cocher avec son fouet redeviendra gardien revêché armé d'un pistolet ; son carrosse, le sordide et nauséabond RER B ; elle retrouvera son jean délavé et son lourd manteau d'hiver. Une heure... Ils n'ont qu'une heure avant que la grande aiguille n'épouse la petite sur les douze coups de midi, avant que le charme ne se rompt à l'horloge carcérale de Fresnes.

J'vous j'jure, c'était pas prémédité ! J'étais pas prév'nue, moi ! J'lève les doigts du clavier et je le jure : La vérité, toute la vérité, rien que la vérité !

En guise de canne à pommeau d'or, Monsieur manœuvre, avec habileté et douceur, une béquille d'argent. J'assiste, mi-intriguée mi-amusée, à sa leçon d'escrime : en une succession de gestes adroits, patients et délicats - dignes des petits entrechats d'un ballet de Noureev -, alors même qu'il est allongé et raide dans son lit, il parvient, ainsi outillé, à enfiler une chaussette blanche sur son pied gauche.

J'admire. « Il me reste suffisamment de dignité pour m'occuper et prendre soin de moi tout seul, sans être assisté ! Je veux rester autonome le plus longtemps possible, affirme-t-il, avec force et puissance. Mon indépendance est un combat ! Je m'appelle Valois. Monsieur Valois. Enchanté, Madame ». Ne manque que la particule pour ennoblir davantage mon personnage, lui conférer sang bleu et descendance royale, en faire le dernier rejeton d'une des plus anciennes dynasties françaises.

J'en oublie l'endroit où je suis. Cela fait longtemps, d'ailleurs, que je ne m'interroge plus sur le pourquoi du comment de leur présence ici. De leur délit.

La grisaille s'estompe autour de nous. Nous chevauchons tous deux en plein délire. En plein rêve. Je ne savais pas que la délicatesse, les prévenances pouvaient ainsi vous relooker une pièce en or.

Je m'encagnerde, face à lui, dans un fauteuil médical recouvert d'une serviette de coton bouteille, tandis qu'il caresse, d'un geste satisfait, empreint de grâce, son collier de barbe d'épaisse, immaculée. « On m'a annoncé votre visite. Je reviens tout juste de la douche. Je déteste la saleté, me sentir sale ». Alité dans ses draps blancs, telle Blanche-Neige, il repose sur son lit de vair synthétique, comme dans une bulle.

Hermétique. « Vous rendez-vous compte ? C'était affreux ! J'ai dû cohabiter avec un détenu qui ne s'était pas lavé pendant on-zeu jours ! Alors je passais derrière lui, avec un mouchoir, pour nettoyer les appuis, discrètement, afin de ne pas le froisser, vous comprenez ». Des pansements épars sur tout le corps signent sa fragilité. Sa vulnérabilité. Son rapport fragile au monde. Avec les autres. Un homme de verre. Entaillé. Fissuré : mille et un débris recollés. Jusque dans son âme. Brisée. Si je soufflais dessus, il deviendrait poussière. Mais, pour une heure, par je ne sais quelle action imaginaire, je suis la princesse qui, de son souffle de paix, lui redonne vie et jeunesse, vie et innocence.

Tandis qu'il brode des mots quelconques, dans un patchwork d'idées confuses que je ravaude tant bien que mal, mes yeux croquent le contour de son visage, le trait de ses fins sillons, sans compter les petits buissons joliment taillés au-dessus de ses yeux clairs. Il a le port d'un prince. Altier. Sans âge. Comme endormi depuis mille ans.

Une peau diaphane. Beau et propre comme un sou neuf. Une obole d'éternité. À crédit. En sursis.

« Oui. Valois, donc. Le problème reste que je ne sais pas comment je m'appelle précisément... Oui... : j'ai oublié qui je suis, de mon prénom jusqu'au motif de ma détention. C'est étrange, n'est-ce pas ? Je suis assigné ici, à demeure, pour des raisons que j'ignore ». L'homme au masque de fer ne savait pas, lui non plus, pourquoi il était embastillé. Une simple lettre de cachet avait suffi. Référence saugrenue qui me traverse l'esprit. Eclaircie romanesque pour une rencontre ô combien littéraire. Pour un détenu sans « histoire », sans mémoire, sans tâche, pour ne pas dire sans péché quand l'ignorance confine, par amnésie, à l'innocence. Dumas fils en aurait fait son beurre, lui.

Changement de décor

« Je suis là, bien que j'ai été jugé non responsable de mes actes. Dément. Une forme d'Alzheimer, si vous voulez. A la suite d'un traumatisme crânien, paraît-il ».

Perte de la mémoire à court terme, mais condamné à rouler à perpétuelle, tel Sisyphe, les traumas, humiliations et violences d'une enfance douloureuse endurée dans une maison de correction. « C'est une immense souffrance, pour moi, vous savez, car j'ai quasiment tout oublié de ma vie, de mon métier jusqu'au visage de ma mère. Et c'est cela, le plus dur : oublier le visage de celle qui vous a mis au monde, qui vous a donné la vie...

Regardez voir, là, sur ma table de nuit, ce bout de papier... Vous voyez ? J'ai écrit dessus « 1939-1945 » : un repère pour me souvenir. Des années encore plus difficiles... des années noires... de privations, de misère où les vexations, les brimades étaient le pain quotidien de l'être chétif que j'étais ».

Son cerveau : un manège grimaçant qui projette en obsession des scénarios d'horreur, douloureux, sur fond de forêts lugubres, avec des loups, des ogres et des chasseurs... Pauvre petit Poucet. Pauvre petit frère. Perdu. Sans cailloux d'espoir ni bottes magiques pour le transporter en d'autres lieux.

Changement de décor

« Et, tenez, regardez encore, ce bout de papier, là, visible, à peine replié, dans l'entrebâillement du tiroir... Pouvez-vous lire ce qui est écrit dessus, s'il vous plaît ?

Je ne sais plus ...

- Oui ... (c'est pourtant très simple : trois mots d'une écriture longiligne, instable, pattes d'araignée) : « BONJOUR - AU REVOIR - MERCI » ...

- Oui... Ces mots tout simples, du quotidien, sont à l'attention des infirmières, du personnel. Ici tout le monde est si gentil, si prévenant avec moi, vous savez ! Je redoute de leur manquer de respect, de politesse... J'oublie tellement, vous savez, tellement... même les formules les plus usuelles. Je ne veux surtout pas oublier de les remercier. Surtout pas ...

Et, vous savez, allez regarder aussi dans la poche de ma veste... Je ne sais plus... Mais normalement doit s'y trouver une feuille pliée en quatre sur laquelle figurent un nom et une adresse. Je ne me souviens plus de quoi il s'agit.

Vous allez me les rappeler...

Je ne sais pas quand je sortirai d'ici. Je ne sais pas non plus ce que je ferai, ni même où j'irai. Je sais seulement que, quand je partirai, je me rendrai d'abord à cette adresse-ci... pour remercier. Oui, pour remercier ... De quoi ? Je ne sais plus, à vrai dire. Je ne me souviens plus. Mais c'est la seule adresse que j'ai dans mes papiers parce que je sais qu'un jour, indépendamment des circonstances évanouies de mon histoire, des gens étaient là qui m'ont tendu la main, qui se sont occupés de moi. Qui ?

Je ne sais pas... Je n'ai plus, hélas, le souvenir des visages... et qu'importe... Mais je tiens à aller les remercier. C'est important, vous savez Madame, de remercier ... C'est ma dernière volonté... Oui... Ce bout de papier, c'est tout ce qu'il me reste de ma vie d'hier, hors ces murs... Je n'ai rien d'autre... Vous comprenez ? ».

Je me lève au terme de cette longue tirade, me saisis d'une veste soigneusement posée sur le rebord du lit et extirpe de la poche intérieure une simple feuille A4 blanche, soigneusement rabattue en quatre.

Je prends le temps de défaire chaque coin. Coquetterie de suspense oblige...

Avant le lever de rideau sur une écriture minutieuse, élégante, royale, d'un autre temps comme par un coup de crayon magique, Deus ex machina, dans un endroit si peu propice à l'enchantement, dans cette cage qui n'a de doré que les doigts d'or écaillés, légèrement passés, d'un astre poussif d'octobre finissant.

Mes yeux s'écarquillent à l'or, mon sourire s'élargit, mes yeux s'illuminent.

Ça pétille et ça scintille dans mon champ visuel.

J'ai le cœur enchanté comme après la lecture d'un conte de fées, vous savez, quand l'horrible monstre, dans son réduit de saleté, se transforme en quelque chose de beau, d'humain, éclairant ainsi son monde d'un soleil nouveau comme par miracle.

C'est que la coïncidence est fort belle.

Je tourne et retourne alors dans ma main la pièce d'or.

Côté pile : Les petits frères des Pauvres, 64, avenue Parmentier, 75011 Paris

Côté face : MERCI

Midi : « C'est fini ! ».

Ça redevient papier, voix rêche du gardien.

The end





Sens et bienfaits de mon bénévolat

Témoignage de bénévole

Je suis autonome, jamais seule.

Ma créativité, mon inventivité sont encadrées, sécurisées par l'association, par le partenariat.
C'est mon intelligence de cœur qui guide mon écoute.
La bonté, la fraternité surpassent la notion de justice ; elles vont au-delà des mérites.

La PAROLE, le REGARD sont lieux et modes de relation (réciproque ou pas).
Nous sommes autres, l'un pour l'autre...
Rencontrer l'autre valorise... Le dialogue fait changer.
Ce sont des micro-événements qui signent notre rencontre.
Deux humanités se font échos et s'enrichissent.

Joie d'un temps donné, d'un temps passé ensemble.
Plaisir d'avoir osé m'engager pour ce à quoi je suis attachée : le vivre pour tous jusqu'au bout.
Développement de mon goût pour l'aventure des dialogues de personne à personne.
Valorisation de ma curiosité de l'autre : je suis convaincue que derrière toute personne, il y a un monde vivant.
Connaître d'autres « mondes » me fait grandir profondément : cela me fait réfléchir, déclenche des prises de conscience, m'éclaire ou déplace mes limites.

Ce bénévolat apporte un réseau d'amis, développe des compétences, donne de la Paix.
Il peut déboucher sur un militantisme (individuel ou collectif).

Dans les situations qui séparent, nous aurions tous besoin les uns des autres : **le bénévolat d'accompagnement en est une démonstration vivante !** ■

Terre d'accueil

Témoignage de bénévole

C' est être une terre d'accueil

Que d'offrir une présence dans le silence ou l'échange
Qui donne la possibilité de mettre des mots sur un vécu.

Comme la terre, l'accueillant n'a aucun pouvoir sur le vivant,
C'est la plante qui prend ou ne prend pas dans le sol.

Cette rencontre s'inscrit dans une relation de va et vient :

C'est l'accueil inconditionnel qui peut favoriser le jaillissement intense de vie.

C'est la rencontre qui me retourne et me laboure comme la terre travaillée par le cultivateur pour donner vie.

J'ai le sentiment dans le cadre de nos relations d'accompagnement d'être un terreau pouvant contribuer ou pas
au développement de l'aventure de la personne.

Je suis un terreau, une terre d'accueil. ■



André

Témoignage de bénévole

Architecte parisien, situation confortable et brutalement sa vie a basculé à 36 ans, à la suite d'un drame familial où il serait passé à l'acte. Condamnation longue, vie brisée sans perspective de reconstruction à ses yeux, sans projet pour l'avenir.

À 51 ans, lorsque je le rencontre, il refuse tout aménagement de peine pour les dernières années de détention à effectuer, n'acceptant aucune conditionnalité de la part de la justice, préférant obstinément vivre jusqu'au bout sa détention.

Très intelligent, André a suivi une formation juridique pendant 6 ans, ce qui l'a rendu intraitable sur toute application du règlement derrière les barreaux !

Je fus très impressionnée par ce qui l'a habité durant ces 15 dernières années :

un sentiment profond d'amertume, accompagné d'un désir de vengeance vis-à-vis de sa belle-famille. Vengeance mortifère et qui risque d'entraîner une nouvelle incarcération.

Je me suis sentie impuissante et chargée, attristée par une impression de gâchis.

Est-ce que l'écoute empathique et sans jugement lui permettra de **découvrir par lui-même une ouverture pour un projet autre et moins lourd de conséquence ?** ■

Daniel

Témoignage de bénévole

Quand je suis rentrée dans sa chambre, j'ai été surprise par son visage : orbites vides, sans yeux. Il me fallut un moment pour sentir si je pouvais supporter ce visage...

Puis, je me suis approchée de cet homme, Daniel, d'une soixantaine d'année, allongé et qui visiblement souffrait beaucoup des membres inférieurs.

Il cherchait désespérément une position moins douloureuse par un mouvement incessant des pieds et des jambes. Je lui ai proposé d'appeler un soignant afin de pouvoir recevoir un calmant. Etant aveugle, sans accès facile à une montre, il m'a demandé l'heure et m'a dit, alors, qu'il devait patienter encore deux heures pour bénéficier d'un traitement en application d'un protocole.

Je suis restée auprès de lui tout en me posant la question de l'opportunité d'une présence

Il s'est mis à me parler peu à peu : de son accident de voiture, à l'âge de 30 ans, à la suite de quoi il avait subi de nombreux dégâts physiques dont la perte de l'ouïe entraînant un désespoir profond, l'amenant, alors, à penser au suicide, mais difficile à réaliser vue la présence familiale... .

Les rencontres avec ses anciens clients, puisque exploitant agricole, lui donnèrent l'idée d'une reconversion radicale, en entreprenant des études de kiné. Malheureusement, après deux années de formation il se rendit compte qu'il ne pourrait poursuivre dans cette voie compte tenu des séquelles liées à son accident.

De nouvelles rencontres lui permirent d'envisager une autre orientation au niveau des finances.....

J'étais très impressionnée par ses rebondissements face aux difficultés.

Il me parla aussi, avec une grande émotion, de sa décision de rompre avec sa fiancée, plus jeune, afin de pas l'entraîner dans une vie incertaine et difficile Je voyais des larmes couler sur ses joues décharnées car 30 ans après, il pensait quotidiennement à cette jeune femme... J'étais aussi profondément émue ...

Tout en l'écoutant, je l'observais et je remarquais avec étonnement que ses membres inférieurs étaient au repos et que son corps se détendait.

Un silence s'est établi entre nous et soudain avec étonnement, il me dit : « Mais je n'ai plus mal ! ».

Il découvrit avec surprise qu'il s'était passé quelque chose de surprenant et qu'il pensait avoir court-circuité la trajectoire douloureuse par un circuit émotionnel.

Daniel a fait le grand écart entre deux mondes tellement différents ; une expérience majeure, mais impossible à « valoriser ». **Ces mondes sont durs.** ■

ILS

Témoignage de bénévole

Quand revenez-vous ?

Je vous attendais

Merci pour votre visite. Une heure de visite, une heure de bonheur !

En quatre années de détention je n'ai jamais eu de visite.

Merci

Si ce détenu ne voit personne, peut-il rester un humain ?

A mon arrivée, il commença par refuser ma visite en lâchant :

« Je n'ai rien à dire » suivi d'un regard et d'un silence interrogateur.

Et rapidement surgit une explosion : de colère avec une immense révolte et une souffrance comprimée.

Puis le calme est apparu, il a parlé doucement, en exprimant le bienfait d'avoir pu sortir ce paquet douloureux et lourd en lui. ■

L'homme du voyage

Témoignage de bénévole

À la suite d'un drame familial, il a été condamné à une lourde peine.

Je l'ai vu plusieurs fois car il venait pour subir des examens, souffrant de douleurs très violentes.

Il fit appel en Assises récemment : 3 longues journées à la suite de quoi il rentre écrasé et démoli.

André est affligé par la violence dont il a été l'objet et écrasé par un environnement très agressif, peut être traduisant de l'amertume par rapport au crime commis et pourquoi pas une réaction de vengeance.

André me dit que le plus dur pour lui n'a pas été de voir sa condamnation maintenue, mais d'avoir été perpétuellement non entendu et attaqué en permanence.

Son état actuel est préoccupant : les investigations nombreuses laissent entendre un mal grave. Une chimio est commencée.

Dans sa table de nuit, il a déjà déposé ses directives anticipées.

Il a voulu que j'en prenne connaissance.

Il craint de souffrir et demande éventuellement une sédation. Ne veut en aucun cas bénéficier de don d'organe, « ni être un donneur d'organe puisque tout est mauvais en moi »

J'ai été touchée par ce qu'il exprimait.

Ce jour-là il a insisté pour que j'accepte un cadeau de lui :

un berlingot de jus d'orange que j'ai savouré en l'écoutant car **j'ai senti qu'à cet instant c'était important pour lui aussi de donner.** ■



Régis

Témoignage de bénévole

Vous êtes Delphine ? Questionne la conseillère d'insertion et de probation.

Le petit monsieur est décédé peu avant 17 heures. C'est inhabituel comme situation : aucune famille à contacter dans son dossier, seulement une lettre vous désignant comme personne de confiance. Non, vous ne pouvez pas venir veiller le corps. Il va être transféré à l'Institut médico-légal pour être autopsié. Non, on ne sait pas quand. Je ne peux rien vous dire. La police s'occupe du corps. Après ? Je ne sais pas. Je transmets vos coordonnées au Lieutenant qui a charge du dossier. Peut-être qu'il vous rappellera ». Peut-être...

Régis... La soixantaine. Grand escogriffe à l'esprit alerte. Dans un corps de vieillard. Gravement malade. Incarcéré depuis deux ans. En attente de votre jugement. Isolé dans votre cellule. Vous n'étiez qu'attente. Impatient. De la fin. Ancien garde du corps, vous avez serré de près le gratin, jusque dans la Tour d'argent, comme le menu fretin, dans le 9.3. Raison pour laquelle vous refusiez d'aller en promenade, dès fois que l'un de ceux que vous aviez foutus en taule ne vous reconnaisse !

Ce métier ou un autre... à défaut d'avoir pu être marin, comme feu votre père, mort dans les flots.

Epargner votre mère.

Mer... À elle vos rêves et votre espérance. À elle votre amour et votre dernière volonté. Pour elle que vous m'avez désignée « personne de confiance ». Pour vous ramener à elle. Vos retrouvailles. Serment au pied du lit. Mais le pourrai-je ? Me le permettra-t-on ? Tiendront-ils compte de vos dernières lignes malhabiles ou vous expédieront-ils dans quelque fosse commune, en région parisienne ? Ce que vous redoutiez tant. Tant, déjà, pour votre « famille », pour la société, vous n'étiez, de l'autre côté des barreaux, plus rien. Pas même un numéro d'écrou. Inconnu. Même plus un frère. Pas même un fils. Oublié. Jamais né. Inexisté.

De votre corps défendu, j'oscille entre colère et tristesse. Et ce sentiment d'impuissance... Intolérable à cette heure où j'enrage.

Je me sens seule avec vous ce soir et j'en appelle à une pensée fraternelle et commune auprès des miens, sinon à une prière universelle.

Pour vous accompagner. Au plus Loin.

On peut si peu, hein ?

Et j'espère, mon Dieu, que, demain, la Loi, l'Etat, me permettra d'honorer ma promesse, que vos cendres seront libérables, pour un retour au pays natal, tant et tant convoité, aspiré, rêvé, prié du fond de votre galetas...

...Que, dispersées sur la barre d'Étel, **vos cendres seront libérées au vent marin, poussière de vous.** ■

M. Marcel, 49 ans, souffre dit-il, d'un cancer du pancréas. C'est un grand gaillard, condamné à une longue détention. Il vient d'apprendre, il y a trois semaines, la disparition de ses parents, tués dans un accident de voiture provoqué délibérément, selon lui, par les victimes. Selon M. il se sent responsable de ce suicide survenu après qu'il ait dévoilé à ses parents son délit et son emprisonnement. Il ne lui reste que sa femme qui vient le voir, là où il est habituellement incarcéré, toutes les semaines, du fin fond du Pays basque où elle travaille comme serveuse de restaurant jusqu'en pays de Loire et retour ! Avec quelques objets et vêtements qu'elle transporte dans sa valise, il doit y avoir bien de la tendresse qui flotte au milieu de ces malheurs. Et M.B. ajoutera : qu'est-ce que ça fait du bien de parler » ! ■

M. Roger, 50 ans, je me trouve devant un homme totalement défiguré, sans nez, des lèvres protubérantes qui laissent passer l'extrémité d'une langue boursouflée et une mâchoire inférieure déformée. Il parvient à prononcer difficilement quelques mots ; je ne les comprends pas tous, mais dont je retiens que « c'est arrivé début juillet ... On va m'opérer d'abord du nez, puis de la bouche, puis de la mâchoire... mais je préférerais mourir ». Il ajoute que ses yeux ne voient plus et que ses enfants ne peuvent venir lui rendre visite car trop éloignés géographiquement... La « reconstruction » du visage interviendra, selon lui, dans 6 mois, une fois que la mâchoire inférieure aura été remodelée. Il semble envisager ces interventions sans trop d'interrogations pour le moment, n'évaluant, probablement pas la somme de souffrances et d'inconforts qu'il va devoir affronter. Il laisse entendre qu'il regrette de s'être « raté » dans son suicide réalisé dans un moment de désespoir provoqué par la gravité de son délit. ■

M. Ahmed, 60 ans, algérien, se débat avec un cancer. Il tenait me dit-il, un petit restaurant. Il a toute une réflexion sur la nuisance de l'argent destructeur et mauvais conseiller. Il affirme sa foi musulmane. Il me laisse l'impression d'un homme dont la vie a été brisée et par son « délit » et par son cancer. Huit jours plus tard je le retrouve, le moral un peu plus en berne. Il est assis devant le plateau de son déjeuner qu'il a à peine touché. Il est révolté par le passage d'un « expert » qui serait passé très vite en lui posant deux questions, à toute vitesse, sur ce qu'il éprouvait physiquement de sa santé... sans explication, ni bonjour ni au revoir, ajoute M. A. L'intervention de l'expert était liée au projet de libération anticipée de M. Ahmed pour cause de « polyopathologies ». Je sens M.A. abattu par la profonde inquiétude pour sa vie, lui qui « n'était jamais malade » dit-il, et par cette visite de l'expert qui l'a visiblement perturbé. Quand je quitte Ahmed, lui qui est tarabité par l'angoisse provoquée par ses maladies et aussi de s'être senti méprisé par l'intervention de l'expert, il m'offre l'unique mandarine qui est sur son plateau de déjeuner et insiste pour que je l'accepte ... pour me témoigner sa reconnaissance de m'être arrêté auprès de lui... Merci M. Ahmed. ■



Je témoigne...

Francis • coordinateur salarié, fraternité des personnes malades

... **Du cheminement des bénévoles d'accompagnement de personnes malades détenues,** je suis intimement convaincu de leur place fondamentale auprès de ces hommes et de ces femmes prévenus ou condamnés dont beaucoup trop n'ont plus de liens familiaux ou amicaux. Convaincu pourquoi ? Très rares sont les refus de visites, très rapide est la confiance donnée à cet inconnu qui vient à leur rencontre. Très denses sont leurs paroles sur leur maladie, leurs conditions carcérales, leur parcours de vie... Très importants sont leurs besoins d'être écoutés, très grandes sont leurs expressions de reconnaissance. Ces bénévoles viennent confirmer par leur présence, leur écoute, leur bienveillance, leur non-jugement qu'elles sont toujours des personnes pleinement humaines et dignes d'intérêt. Je suis particulièrement impressionné de leur fidélité à **ce bénévolat exigeant qui semble les nourrir pleinement.** ■

Sans nous être concertés...

Isabelle, Dominique et Olivier • infirmiers, Établissement Public de Santé National de Fresnes

... **Nos trois avis convergent totalement** D'abord, nous apprécions, tous, leur discrétion et leur simplicité, disons : leur « style ». Nous apprécions leur souci de se renseigner de qui est à voir en priorité dans le service, leur disponibilité par rapport aux personnes que nous leur signalons et le suivi assidu qu'ils assurent, au cours des semaines, des patients signalés. Tout en étant discrets, ils nous font remonter des informations importantes par rapport à la prise en charge des patients, et nous font souvent un bilan de leurs entretiens ce qui est précieux pour nous pour une meilleure connaissance et un meilleur suivi de la personne. Nous apprécions leur action également par rapport au temps d'écoute différent et plus approfondi que celui du personnel soignant. Ceci est tout bénéfique pour le patient, heureux d'avoir leurs visites régulières, et pour nous c'est aussi un allègement à notre charge de travail ainsi qu'un soulagement moral. D'une manière générale, nous avons toujours de la part des patients un retour positif vis-à-vis des petits frères. Les petits frères suivent des patients qui ne sont, en général, pas « faciles » (dépressions graves, pathologies lourdes, moyen et long séjour, isolement familial et social) et ils sont un réel soutien pour ces malades, bien souvent isolés familialement et socialement. Le signe de l'intégration des petits frères dans le service et de la complémentarité de leur travail par rapport au nôtre est la présence de leur cahier de suivi des patients dans notre salle de soins, à une place attirée et dans lequel plusieurs membres de l'équipe soignante écrivent, à l'occasion, pour signaler un patient à voir. Nous apprécions enfin que le nombre des petits frères soit allé en progressant depuis leurs débuts à l'hôpital, car **les besoins sont immenses. Très cordialement,** ■

Trouver la richesse...

Bernard FRANÇOISE • Surveillant à l'EPSNF

... **d**ans celui qui est en prison n'est pas facile au regard d'une personne libre de ses mouvements.

J'ai rencontré des hommes qui malgré les difficultés liées à la détention et le temps accordé à chaque personne visitée durant leur entretien a permis une certaine relation de confiance :

- Moment de renoncement à soi et à sa solitude.

Quelqu'un frappe à ma porte, chez moi, quoi ! ...

Surveillant ? ... Infirmière ? Non ...

Mais c'est le petit frère des Pauvres qui est là ...

Face à lui

On laisse tout... ses pensées, son action du moment Pour accueillir ce passager du moment.

Celui qui la semaine dernière a enrichi sa vie en cassant la monotonie de la journée : une porte de secours.

L'homme est patient et a du temps pour le consacrer aux autres même si cette action n'est pas très bien perçue par le personnel, pour parler d'autres choses que de la détention, des remises de peines, des bruits incessants (cris, hurlements, clés dans les serrures).

- Moment de tranquillité et de conversation intense pour celui qui n'aura pas de visites familiales ou parloir avocat pendant une bonne période ; il aura au moins pu s'évader spirituellement.

- Moment de réconciliation avec le monde.

L'homme qui visite ne juge pas mais vient prendre des nouvelles, éclairer une situation difficile et sûrement apaiser une angoisse.

Bien sûr, celui qui est visité ne va pas clamer « haut et fort » ce moment privilégié mais saura le garder dans son cœur.

Personne ne sait réellement le degré du bonheur de visiter ou d'être visité.

Mais cette relation doit continuer avec plaisir et sérieux car **au bout de ce long chemin, « on retrouve sa liberté ».** ■



Poème libre

Olivier TARJOT • Infirmier à l'EPSNF

C'est formidable les petits frères,

Les petits frères des Pauvres quand ils viennent
Comme ça sans qu'on s'en doute, sans qu'on les attende
Tout près de soi pour un bout de route

C'est formidable quand ils sont là près de celui qui est banni,
Mis au ban de la société qui l'a condamné,
Au mieux présumé coupable au pire coupable tout court,
Avec sur le front les marques de l'infamie qui ne permettent plus de se regarder
Dans le miroir...
Le délit, le jugement, la peine, l'enfermement, plus de liberté, plus de liberté de mal faire...
Ni de bien faire...
La famille est loin ou bien elle est partie fatiguée, humiliée,
Les amitiés perdues et les amours déçus,
Le travail et les heures perdues enfuies, effacées... « si j'avais su »...

Plus de corps à toucher ni de lèvres à embrasser, plus que des murs froids et nus
Derrière lesquels se cacher... le regard éteint ...
Mais il m'a trouvé ce petit frère... et pourtant il y en avait des clefs à ouvrir et refermer,
Avant d'arriver à ce lit où je gémissais dans la nuit...

Car la maladie est aussi venue là,
Pour me punir... peut être..., je ne sais pas,
En tout cas on s'intéresse à moi, à mon corps
Ou à ce qui survit sur la grève de mes draps blancs.
Le petit frère a trouvé un pauvre, un vrai, le pauvre rejeté et sitôt oublié,
Le pauvre dont on ne parlera plus et qui à son tour plongera dans le silence du cœur.

Le petit frère a dit : « Bonjour, je ne suis pas soignant ni surveillant, je ne suis pas
Magistrat ni avocat, je ne suis pas docteur ni directeur, je suis ...
Je suis un des tiens, je suis un peu toi, je suis avec toi,
Je suis un peu ton frère si tu veux pour un instant, un jour ou un an... »
Et il a ouvert la porte d'un cœur et il a ouvert l'espace à la parole et il a donné le temps
De la liberté que seul un pauvre de cœur...
Peut donner à un pauvre de vie...

En remerciements et reconnaissance...

Pour les petits frères et pour ceux que nous accompagnons chacun dans nos missions. ■

Vœux 2013

Alain YOMI • Lieutenant, UHSI – La Salpêtrière

« Je tiens à saluer vos interventions
dont la richesse relève de ces actions invisibles
qui nourrissent notre humanité
de ses plus belles attentes ».



Monsieur L.

Témoignage de bénévole

Sur signalement de Didier, infirmier en service de Médecine avec la seule indication « grève de la faim », je me suis rendu au fond du couloir dans une cellule de 3. Le surveillant a demandé s'il acceptait la visite lorsque je me suis présenté à lui. J'ai immédiatement pensé qu'il n'était pas possible de s'entretenir avec lui en présence de ces 2 codétenus. J'ai pressenti qu'il ne parlerait pas en présence des autres. Des aides-soignantes ont indiqué une chambre « désinfectée », non encore attribuée, utilisable à condition de ne pas s'asseoir sur le lit.

Cet homme marche difficilement car semble affaibli du fait de sa grève de 40 jours. Il a peur de tomber. Je marche à côté de lui et le surveillant nous procure un fauteuil roulant. Nous nous installons seuls dans cette chambre. Il a un visage doux, des yeux bleus, il se tient droit dans son fauteuil. Il dégage une force, un caractère trempé. Il parle sans tension apparente et m'explique peu à peu les choses qu'il vit. Je sens que le lieu est propice à un tête à tête dont j'ignore encore la teneur et l'intensité. Il est invalide à 80 % et touche une pension de la Coterep. « Je n'ai plus de pancréas, de vésicule biliaire ».

D'abord une peine de 15 ans pour avoir défendu son père suite à une rixe dans un bar. Il a blessé gravement son belligérant. Ce dernier, quelques années après, a blessé un jeune et a été condamné seulement à 5 ans.

Son enfance, un peu évoquée est triste et dure. Placement chez des nourrices successives sans amour ni prise en compte de ses besoins, il se marie, a ses 3 enfants. Son couple bat de l'aile, il se sépare.

Après sa détention durant laquelle il fait des études jusqu'au niveau de la 3^e, il redémarre de zéro et débute avec peu de moyens : un matelas, quelques vivres et sa seconde femme. Il remonte la pente, travaille beaucoup, adopte 3 enfants avec lesquels il se dévoue comme un vrai père, les poussant dans les études : CAP pour l'une, bac scientifique pour l'autre Il est exigeant avec eux, jamais une gifle mais des privations de dessert, de sorties... C'est sa fierté, sa réussite. Il achète un terrain avec maison, venait de s'offrir une Renault Scénic toute neuve (27 000 euros). Les traites sont toujours réglées.

Il s'est bien inséré dans son village et est très apprécié de tous : comme parent d'élève, Père Noël de la commune... Pendant 13 ans sans accroc d'aucune sorte. Il n'y a pas longtemps sa femme instable, jalouse, l'accuse de l'avoir menacé avec son fusil et rajoute dans un 2^e temps qu'il touche à sa fille.

Il est brutalement arrêté par les gendarmes. Il me rapporte sa garde à vue : les dires de sa femme, mais aussi ceux de sa fille. « Dessine-nous un homme avec un fusil » demande un gendarme. La jeune juge et la jeune procureure convaincues des déclarations de sa femme et de la jeune l'incarcèrent compte tenu de son passé de « truand ». J'ai payé cher le premier acte répréhensible mais cette fois je ne peux accepter, car je n'ai rien à me reprocher.

« L'instruction est menée à charge, pas à décharge. Je suis innocent ».

« C'est pour qu'il ait peur des gendarmes que j'ai dit cela, je ne pensais pas que cela irait jusque-là », dit la femme. Elle se rétracte, pareil pour la fille. Il envoie les photocopies des lettres à l'avocat, au juge sans que rien ne soit déclenché. Pour lui, la justice ne veut pas reconnaître qu'elle s'est fourvoyée. Il n'a pas de haine vis-à-vis de sa femme et ne manifeste aucune agressivité tout au long de notre entretien.

Il n'a rien à perdre et il attend la mort sereinement. C'est vrai qu'il est tourmenté, rongé par cette indifférence de la justice, le silence de son avocat... « Je vais mourir en prison ». « Pour la justice, l'affaire sera classée. Et comme cela le nom de famille et mon fils ne seront pas salis ». « Je suis moi-même sali par cette affaire et je n'attends plus rien de personne ». « Tout le monde s'en fout » « On est fait de cendres et on retourne à la poussière ». Êtes-vous croyant ? Non, j'ai pourtant été élevé dans la religion chrétienne mais comment un Dieu laisse-t-il la souffrance, les guerres, les famines, le mal ? Il évoque alors la richesse du Vatican, les prêtres pédophiles Excepté des cas exceptionnels comme l'abbé Pierre, Mère Térésa....

Les 2 plus grands enfants lui ont témoigné leur profonde affection, le soutien le plus fort. Que va devenir la plus jeune ? me dit-il. Les services sociaux ? Je les connais, je ne compte pas sur eux !

Je lui suggère d'écrire à ses enfants, sorte d'au revoir, bouée pour lui dans ces moments difficiles. Il ne répond pas.

« Je sens que mon cœur peut lâcher d'un moment à l'autre, je ne sais pas si vous me reverrez mardi prochain ». Je ne bois pas l'eau que l'on me donne et me tourne vers le mur pour éviter de parler avec les codétenus de la chambre.

Un jeune médecin - venu 5 minutes - m'a dit qu'il devra m'attacher pour me maintenir en vie. Il lui a répondu : « C'est de la torture ». Le médecin : « Vous ne me donnez pas le choix ».

Toutes mes réponses se heurtent à sa grande détermination. Son sang-froid me sidère. Je lui exprime mon impuissance, mon effroi et du poids de ce qu'il vient de me confier sans éclat ni mensonge.

Une question me taraude : Pourquoi m'avoir rencontré ? « J'avais sûrement besoin de parler ».

Ce qui lui manque le plus c'est la cigarette, mais il ne veut pas continuellement quémander au surveillant, aux autres détenus. C'est sa femme qui profite de sa pension ; il ne reçoit aucun mandat. Les bons de cantine restent inutilisés. « Je suis fatigué » donnant le signal de la fin de la conversation. Il me remercie, me sert la main et je le raccompagne jusqu'à sa cellule « retrouver les habitudes, la grisaille ».

Cet homme m'a parlé avec franchise, dignité. Cette longue conversation est lourde, insupportable par l'accumulation des faits décrits sans violence pointant tour à tour la brutalité, l'injustice, la haine, la jalousie, la malchance de celui qui voulait s'en sortir...

J'ai une fois encore l'intime conviction que cet homme est innocent et qu'il a été broyé par un système aux rouages grippés et quelquefois inhumains. Je suis bouleversé par ses propos et ressens un grand besoin d'aller parler au médecin en salle de soins. Il m'écoute en continuant de consulter un dossier médical et ne commente pas. Une infirmière de retour de vacances écoute et semble désappointée par la situation.

Il me semble qu'il a pu parler sans entrave, sans retenue auprès de moi : du dernier drame dont il est victime et de sa vie qui va s'achever très prochainement. Je ressens mes limites, l'impuissance face à cet homme très déterminé. Que dire ? Que faire de plus ? Alerter le médecin, **mais au-delà ?** ■

Ne vous inquiétez pas pour moi

Témoignage de bénévole

On a fait une bêtise, d'accord, on la paie, c'est normal.

Mais quand même, on reste des êtres humains.

Rien que pour nous déplacer, ils nous mettent les entraves... Les menottes, oui, mais pas les entraves quand même, on est des hommes !

Ils ne doivent pas nous manquer de considération.

Même pas monsieur, on vous balance juste votre nom : «Untel ! Visite!».

Qu'ils parleraient même mieux à leur chien ! Ils parlent fort dans le couloir. Même la nuit. Déjà qu'on n'a pas de volet. Et toujours la lumière du couloir.

Je me suis énervé une nuit car ils m'empêchaient de dormir, mais en mettant les formes, s'il vous plait et tout. Je me couche tôt, vers 20h. Mais pas de rideau, pas de volet, la lumière du couloir, leurs voix, les alarmes : le sommeil est sans arrêt interrompu, alors après on est sur les nerfs.

Quand je sortirai, je devrai encore payer pour les victimes... Avec quoi ? Je suis un «indigent», comme ils disent.

Même que je n'aurai pas assez d'une vie pour les payer !

J'espère trouver du travail, chez Emmaüs. Mais, avec la crise, ils sont devenus plus regardant...

Alors, quand ils vont savoir... Qui va me prendre ?

Les gens ne veulent que savoir pourquoi vous êtes condamné. Tout le reste, ce que vous êtes, ce que vous savez faire, ils s'en fichent.

J'ai payé ma dette, mais ma bêtise me poursuivra encore après...

A ma sortie, j'irai dans un foyer, j'espère...

Oui, j'ai peur, parce que je vais être opéré là, près de l'artère, mais je ne sais pas quand.

On vous prévient au dernier moment, car nous sommes au secret.

Tout se passe au dernier moment... **Mais ça va aller, ne vous inquiétez pas pour moi !** ■



Une poupée de porcelaine

Témoignage de bénévole

Trente-huit ans.

Des cheveux noirs de jais, soyeux, épousent l'ovale du visage doux et cerise.

Lèvres satinées de brun. S'étirant aux commissures. Souriantes.

Yeux de biche. Tristes. Lourds du mascara faisant bonne tenue. Ou pour maintenir le cap. Dans la vague.

La tourmente.

Et tellement belle...

Je reviens d'une IRM. Une autre.

Hier, c'était de la moelle épinière. Aujourd'hui du cerveau.

J'ai une sclérose en plaques. Depuis huit ans. Mais elle évolue vite depuis quelques temps.

Je ne peux plus mouvoir le bas de mon corps. Un poids mort.

On refuse de m'emmener sur les toilettes ; on refuse de me donner une chaise percée. Des couches.

Je viens de Fleury. Là-bas, mon état n'était pas pris en compte. On m'a laissée dans mes excréments quinze jours.

J'ai tenté de me suicider. Aussi m'a-t-on amenée ici.

C'est dur, très dur.

Les moqueries, l'impatience, l'indifférence.

J'ai vu votre collègue bénévole hier.

Je l'ai supplié de revenir me voir mercredi prochain. ■

Je dois avouer

Témoignage de bénévole

Pour commencer, je ne voyais pas quelle contribution notre association, les petits frères des Pauvres, pouvait apporter à la manifestation de ce jour¹ lorsque vous nous avez contactés en mai-juin dernier. À ce moment-là, en effet, il me semblait que nous n'avions pas vraiment été confrontés, directement, au décès des patients accompagnés.

Pour cause, l'hôpital pénitentiaire de Fresnes, où nous œuvrons, est avant tout un lieu de passage, de transit, « normalement », pour des détenus venus des quatre coins de France et d'Outre-Mer, venus pour être soignés, un temps, avant de repartir dans leur centre de détention initial.

Est-ce à dire que l'on ne meurt pas à l'hôpital carcéral de Fresnes ?

Le hasard a voulu que, quelques semaines après votre demande, je croise « mon » premier « mort de Fresnes ».

8h15 un samedi matin d'été, je gravis les quelques marches me permettant d'accéder au hall d'entrée, lorsque descend, porté sur une civière, un sac mortuaire noir.

Quelques surveillants commentent l'événement à voix basse dans l'entrée. J'ose quelques questions et j'apprends quelque chose qui pour moi était alors inimaginable, j'apprends qu'il y a des vieillards très malades, en fin de vie, qui meurent, non dans les soins palliatifs de quelque unité hospitalière, mais dans leur cellule, dans une complète solitude :

« Ah, mais de toute façon il n'y avait plus rien à faire... Ah mais de toute façon il n'avait plus de famille ... Ah de toute façon il n'avait plus toute sa tête... » ... de toute façon...

Alors, je comprends que si le personnel soignant, avec toute sa bienveillance et dans le souci de bien faire, me recommande tel détenu plutôt qu'un autre, parce qu'il a, lui, des choses à dire, parce qu'il parle bien, parce qu'il a besoin de parler, je sais, depuis, qu'entre ces murs, il y a aussi ceux dont on ne parle plus, parce qu'ils ne parlent plus ; je sais qu'il y a des vieillards atteints de la maladie d'Alzheimer, de démence sénile, dont on veut, gentiment, m'épargner la visite. Je sais, maintenant, même s'ils se comptent sur les doigts d'une main, bien qu'ils se fassent de plus en plus nombreux - vieillissement de la population oblige - qu'il y a des patients en fin de vie pour qui la prison est déjà un tombeau.

1. Association Les morts de la rue.

Parce que vous êtes vieux. Parce que vous êtes indigent. Parce que vous n'avez plus de famille, plus de soutien pour porter haut et fort votre dossier, pour vous faire entendre, pour vous écouter. Parce que vous n'entendez plus beaucoup. Parce que tout se détraque dans votre tête. Parce que vous ne parlez plus. Parce que vous ne pouvez plus vous mouvoir. Parce que vous êtes emmuré en vous-même. Parce que vous êtes gravement malade.

Mètre carré de vie réduite à peau de chagrin. Parce que vous allez mourir, bientôt... « de toute façon ». Aussi, depuis ce corps anonyme croisé dans le no man's land de la prison, j'essaie d'être plus vigilante ... Parce qu'il est urgent que les suspensions de peine soient davantage accordées, parce que je sais que dans certains pays le grand âge est une limite à la durée de l'incarcération, parce que, dans les médias on ne parle, le plus souvent, que des suicides en prison, je voudrais vous parler des personnes âgées qui y meurent de leur « mort naturelle », comme l'on dit, comme l'on dit aussi de leur « belle mort », parce qu'il ne souffre pas, physiquement.

Je voudrais vous parler de ceux qui se meurent tout doucement, à petit feu, comme ce vieillard de 80-90 ans, entraperçu par hasard, par l'entrebâillement de sa porte, à la faveur d'un coup de serpillière d'un agent d'entretien, vieillard que le personnel me déconseille d'aller voir parce qu'il n'a pas toute sa tête, et qu'il ne parle plus. Comme un reclus, ce monsieur vit seul, dans une cellule froide et anonyme, dépourvue de photos, d'objets personnels, de graffitis. Pas même une télé ou une radio pour animer sa chambre. Seuls le cliquetis des clefs, le passage du personnel et les bruits divers du couloir et des autres détenus viennent rompre son silence. S'il entend ... Cloîtré des mois durant, il ne connaît plus les saisons, a perdu toute notion du temps. Seule note « singulière, personnelle » : l'odeur d'urine dans sa pièce, car il refuse, pour l'heure, de garder ses protections. À longueur de journée, de semaine, de mois, il est « là », avec sa blouse d'hôpital bleue pâle pour tout vêtement. Le regard absent. Juste une fourchette, pour remuer son yaourt, qu'il porte fébrilement à sa bouche. Je lui parle. Ses yeux s'éclairent. Il me sourit. Je lui demande s'il me reconnaît. Il hoche la tête. Je ne l'ai vu, pourtant, qu'une seule fois...

Je pense également à un autre Monsieur, décédé il y a deux mois. Lors de notre dernier face à face, ce très vieil homme n'était plus que l'ombre de lui-même... Un homme... Un brin d'homme, tellement fatigué, tellement fragile, si vulnérable... Quelques minutes qui m'ont alors paru une éternité pour accompagner du regard chacun des quatre cachets portés à sa bouche, d'un geste surhumain, puis déglutis avec tant de mal. Et moi, de craindre quelque fausse route ou qu'il ne s'étouffe devant moi. Tout comme l'aide-soignant qui craignait, au moment de mon arrivée, qu'il ne décède entre ses bras pendant qu'il réajustait tout doucement son vêtement après les soins du matin.

Et enfin, ce n'est pas sans émotion que je voudrais vous parler de Régis, décédé il y a deux mois des suites de son opération. Il avait 56 ans. Jeune, certes, l'esprit alerte, oui, mais dans « un corps de vieillard ». Incarcéré depuis deux ans, il n'avait pas encore été jugé. Gravement malade, les poumons, le foie, le cœur... Sans soutien, sans famille, sans parloir, sans promenade. Sans ... Je le revois encore, peinant, dans le couloir, avec son déambulateur pour revenir de la douche. Couché la journée durant dans son lit, avec la télévision pour seule compagnie, il n'était qu'attente. Tellement impatient. De sa fin. Nous nous sommes rencontrés en juillet dernier, au plus fort de sa maladie, de son anxiété. Il était très angoissé à l'idée de mourir à Fresnes, loin de sa Bretagne tant aimée. Angoissé de ne pas savoir ce que deviendrait son corps après... Angoissé à l'idée qu'on ne respecte pas ses dernières volontés, de n'avoir personne à qui se fier, sur qui compter. Se vider. Se libérer. Sa tutrice à Rennes ? « Hum, je ne l'ai vue que dix minutes ! ». Peur que même sa dépouille ne soit pas libérable et finisse dans quelque « fosse commune », ne soit pas libérée au vent breton.

Alors, pour qu'il soit en paix, parce que nous savions que la fin était proche, j'avais accepté d'être sa petite personne de confiance. Pour veiller au respect de ses dernières volontés. Pour veiller sur son corps. Pour lui offrir, sur le tard, un peu de sérénité.

Et puis l'appel du médecin de l'UHSI, un mercredi d'automne, pour m'informer de sa fin.

Et le refus de l'administration pour que je vienne veiller son corps, pour le voir une dernière fois, lui dire tout simplement au revoir.

Il y a quelques jours, l'un des médecins de l'hôpital carcéral m'apprenait que, sur une cinquantaine de détenus, se trouvait environ une dizaine de « pépés », comme il les appelle, âgés de plus de quatre-vingt ans.

Des « pépés » cumulant isolement, peine et handicaps multiples – incontinence, paralysie, amnésie, aphasie, défaillances mentales, surdité...

Des personnes âgées pour qui la peine, à ce niveau-là, n'a plus de sens, n'est plus la peine. Ce médecin, avec tout le respect qu'il a pour ses patients, les comparait à des « meubles ». « Ici, m'expliquait-il, nous sommes comme un garde-meuble. Ils ont été déposés là. En attente. Seulement, à la différence des meubles gardés, personne ne viendra les chercher ».

Abandonnés, qu'ils sont, jusque dans leur mort. ■



Une mort

Témoignage de bénévole

L 4 janvier à 15 h 40, vous vous êtes éteint sous mes yeux...

dans la « chambre-cellule » n° 206 du service de Médecine de l'hôpital de Fresnes...
Loin de vos enfants et de votre femme séparée.

Nous ne nous étions vus qu'une fois avant, c'était le 21 décembre suite au signalement d'un cadre infirmier. Vous m'avez accueilli – souriant et posé – en me confiant vos soucis de santé : cancers des poumons et du foie détectés trop tardivement en centre de détention, les 2 opérations rapprochées fin novembre et début décembre ; une perte de poids de 20 kg, une cure de chimio, lourde débutée pour 6 mois.
Pour le passé, seulement une allusion à votre première place comme commis de ferme dans l'Est de la France.

Vous m'avez demandé de ne pas venir vous voir le 28 décembre car vous auriez l'allure d'un « zombie » pendant la semaine suivant la chimio.
Vous avez évoqué votre dossier de libération pour raison de santé en cours de constitution et que vous envisagiez d'aller habiter chez un couple ami... Pour clore cette première rencontre, vous m'avez dit :

« Quel est votre prénom ? Moi c'est Christian, on ne va pas s'appeler monsieur ! »

Le 4 janvier, après avoir vu un premier malade en Moyen Séjour, je suis descendu aussitôt² en Médecine. T, infirmier me dit dans le couloir que vous êtes au plus mal et que je peux aller vous voir.

Relayant une soignante intérimaire, je me suis approché du lit où vous reposiez à moitié allongé. Le teint jaune, la respiration lente, les yeux vagues mais me semble-t-il vous avez ressenti ma présence quand je me suis présenté en vous tenant le bras... Je vous ai peu parlé, seulement pour vous dire que je vous trouvais calme, que vous étiez entouré, que je resterai silencieux près de vous.

Au bout de ¾ d'heure vous avez cessé de respirer.

T. a constaté au pouls votre fin et fait les derniers gestes nécessaires. Le médecin est arrivé, silencieux, je me suis un peu éloigné de votre lit. Il devait établir et signer l'acte de décès, prévenir la police.

² Pourquoi ? alors que j'avais encore un malade à voir en Moyen Séjour.

J'ai pu échanger avec T. dans votre chambre et nous avons pu partager quelques instants ce moment singulier et fort.

Il m'avouait simplement que ma présence les avait soulagés et que le temps leur manquait toujours en pareille occasion.

Après je suis parti voir un autre malade qui a su, involontairement, me replonger dans la vie - même confuse dans son cas -, rire spontanément avec une certaine complicité.

Ces moments graves resteront gravés dans ma mémoire parce qu'à la fois inattendus, tragiques, mystérieux et vécus seul ! Révoltants aussi.

Inattendus, pourquoi avoir choisi ce moment précis de ma visite pour quitter cette terre ?

Tragique, la mort de Christian constitue la rupture d'une relation récente, mais vraie et remplie d'émotions...

Mystérieux, comment cette présence lui a-t-elle permis de quitter cette vie, peut-être sereinement ?

Pour moi, c'est le vide, le questionnement sans réponse sur ces moments lourds et cruciaux d'un semblable qui achève son parcours...

Seul et le dernier témoin face à une fin dont on ne connaît pas l'ultime instant mais que l'on pressent.

Révoltants car entre les barreaux et en l'absence de ses proches, de ses enfants.

Avec un peu de recul, cette heure a constitué, à coup sûr, un relais pour l'équipe des soignants trop occupée et en sous-effectif.

Une illustration extrême de notre bénévolat d'accompagnement : assurer la mission des petits frères « d'être aux côtés des plus pauvres jusqu'au bout ».

Le lien avec les soignants, la transmission à un référent permettent de déposer et partager une bonne partie du « fardeau » vécu et porté.

Adieu et paix, Christian. ■

Suicide sous écrous

Témoignage de bénévole

Arrestation le 24 avril, mise en garde à vue, juge d'instruction, qualification de l'acte d'« assassinat sur descendant mineur ». Placé une journée dans l'unité psychiatrique hospitalière pour observation – une enceinte close de 47 cellules pour détenus malades mentaux. Arrivée à l'hôpital de Fresnes le 27 avril. C'est par un signalement d'une infirmière que je fais la connaissance de L en service de médecine. En tout, 2 rencontres denses à une semaine d'intervalle.

Au fil de ces conversations en tête-à-tête, à sa demande, j'apprends son parcours plus que chaotique depuis l'enfance : placé par la DASS dans une famille, sans amour dès son origine.

Un braquage à 19 ans lui vaut une peine de 7 ans de prison à la Santé. C'est alors le déclic, une prise de conscience qu'il exprime par « une rage de vivre, de se cultiver et de se réinsérer ». 28 ans de vie sans accro sauf qu'il se bat contre une psychose maniaco-dépressive tenace, une trentaine de psychiatres consultés et inopérants. Une réussite professionnelle exceptionnelle puis le basculement fin mai 2013, un samedi : il quitte sa femme sur un coup de tête pour ne jamais revenir.

3 ans après, le 24 avril 2007, il commet l'irréversible : l'assassinat de sa fille de 14 ans... pour, dit-il qu'elle ne survive pas après lui car elle est trop fragile (elle a un trouble obsessionnel du comportement) : un acte d'amour. Il rate ensuite son suicide. Il me dira par 2 fois qu'il n'a pas encore fait le choix entre la vie et la mort. Si c'est la vie qui l'emporte c'est pour écrire – sorte de thérapie – et surtout en mémoire de sa fille. Il pense rester au moins 30 jours à l'hôpital. Là, il se trouve materné par le personnel soignant tout en pansant ses blessures physiques. Je lui dis : « Nous ferons un bout de chemin ensemble si vous le souhaitez » et j'ose ajouter : « Pour grandir ensemble ». Il reçoit parfaitement mon message et s'ouvre totalement sur son désarroi avec une extrême lucidité. 19 jours après son hospitalisation, il est transféré le 15 mai à la maison d'arrêt. Je devais le rencontrer ce mardi-là à l'hôpital. Je le manque de peu. J'attends donc une semaine pour aller le revoir en prison. Me présentant, la surveillante m'annonce : « Il est décédé » et ajoute : « Désolée ». C'était le 18 mai au « quartier arrivant », en dehors de la présence de son codétenu et de la surveillance renforcée pour les suicidaires.

J'ai été affecté par cette disparition brutale, absurde à mes yeux, inévitable pour lui. Nous avons pu, un autre bénévole et moi être présents à la levée de corps à l'institut médico-légal à côté de son fils, sa sœur et 2 autres proches de la famille. Son fils nous a dit qu'il s'appropriait à lui écrire à la prison, qu'il était sans aucune haine ; une grande dignité qui se dégage et en impose en ce moment précis. Une interrogation demeure : le père a-t-il rédigé quelques mots à l'intention de son fils ? L, vous m'avez marqué par votre drame, **la brève et intense relation que nous avions entamée.** ■

C'est le paradis !

Témoignage de bénévole

Ta vie, nous l'avons partagée et accompagnée quelques mois.

Dans ta cellule à Fresnes – entouré par un personnel soignant attentif et compétent – nous avons fait connaissance le 27 août 2002....

Ces rendez-vous hebdomadaires t'ont permis peu à peu de renouer avec la confiance en toi et ta dignité ; tu avais facilement la violence permanente que tu as connue au cours de ta longue incarcération. Tu reconnaissais l'avoir également en toi.

Tu savais que tu étais condamné par la médecine, « C'est officiel » disais-tu encore le 20 janvier dernier... « Dans un mois, 3 mois ou 6 mois ».

Tu appréhendais la sortie après 3 ans de lit d'hôpital, d'isolement, de rupture avec ta famille, l'inconnu à venir.

Sollicité par le service social de la prison, l'Equipe petits frères a étudié la possibilité de t'accueillir dans un appartement géré par la fondation Bersabée. Tout ceci dans l'urgence car il manquait ce fameux certificat d'hébergement pour que ton dossier soit complet (en dehors des expertises médicales) et soumis à la commission ad hoc, au juge d'application des peines.

Tu obtenais, avec ce logement mis à ta disposition par les pfp, ta suspension de peine le dimanche 1^{er} décembre (article 4 – loi du 4 mars 2002 relative aux droits des malades).

Conduit par Sœur Bégonia – cadre infirmier à Fresnes – tu étais accueilli par Geneviève, rue de la Folie-Méricourt dans le 11^{ème}, à 2 pas de la Fraternité. C'est un logement neuf que tu découvres : entrée, dressing, salle d'eau, grand séjour et cuisine. Nous l'avons aménagé, équipé d'un téléviseur, d'un téléphone. Tu disais : « C'est le paradis ! ».

Nous avons fait appel aux soignants d'un réseau de soins palliatifs à domicile et à une association de maintien à domicile. Tu as été très satisfait d'avoir José, l'infirmier, Jean-Marc, l'auxiliaire de vie. Tu as été gâté par José le jour de Noël car il t'a apporté une bûche et une demi-bouteille de champagne. Tu aimais énormément le chocolat !

Tu étais très faible et pourtant tu es venu à pieds au restaurant des pfp le 27 décembre, entouré de Geneviève, Marie-Anne, Yves, Philippe et Jean-Marc. Moment chaleureux et simple matérialisé par quelques photos.

Pour le film sur le bénévolat d'accompagnement tourné par Carole, tu as accepté, le 20 janvier, d'apporter ton témoignage de personne malade, d'une manière touchante, spontanée, convaincante. Ce fut un moment émouvant, fort pour ceux qui l'ont vécu directement. Merci Julien !

Ton état s'est dégradé brutalement, ta douleur physique a été mal maîtrisée pendant 2 nuits malgré ta force de caractère. Geneviève et Yves se sont relayés à ton chevet dans la nuit du 29 au 30 janvier. Le médecin a décidé de t'hospitaliser dans la matinée à l'USP de Puteaux. Tu y décédais à 18 h 15.

Tu avais 57 ans et 4 mois.

Les obsèques ont eu lieu le mercredi 5 février : levée du corps au Mont-Valérien, célébration religieuse à l'église St Ambroise qui nous a paru légitime de réaliser, tenant compte des quelques propos que tu as tenus à ce sujet ; puis dépôt dans la sépulture des PF au cimetière de Montmartre.

Ainsi Julien, tu as pu rejoindre la grande famille des pfp ! Avec une plaque à ton nom.

Dans le même temps, Geneviève a prévenu ta famille et a reçu en retour leur grande souffrance causée par Julien.

Pour nous, complexité d'assumer à la fois notre mission d'accompagnement et d'entendre la révolte d'un tiers victime qui n'est pas prêt de pardonner.

Cet accompagnement par quelques bénévoles et permanents de la Fraternité a été une expérience difficile mais riche.

Est-il besoin de rappeler qu'une équipe soudée est le garant indispensable d'une qualité d'accompagnement ? Il convient de réfléchir encore aux enseignements et aux diverses conséquences d'un engagement associatif auprès de cette catégorie d'exclus de notre société.

De toute manière, apporter notre présence jusqu'au bout à ceux qui n'ont plus de liens familiaux ou sociaux et qui vivent leurs derniers mois de vie dans la solitude, c'est être dans le droit fil de la mission que s'est donnée la « Fraternité accompagnement des personnes malades ».

Nous ne sommes pas prêts d'oublier ce bout de chemin parcouru avec Julien, de la prison de Fresnes jusqu'à sa dernière demeure.

Repose en paix, Julien. ■



J'ai fait un rêve... Fraternité, j'écris ton nom !

Philippe LE PELLEY FONTENY • Bénévole

Elles sont seules, assurément, d'une solitude absolue qui les a coupées de tout lien social auquel se rattacher. Elles sont la plupart du temps sans famille ou sans proches – l'incarcération génère du vide - en état de fragilité physique (aphasie...), psychologique (angoissé, anxieux, désocialisé...), psychique (démence, maladies de parkinson ou Alzheimer). Parfois, à ces sombres tableaux cliniques, s'ajoute le handicap (amputation, paraplégie...), voire la maladie grave (cancer, hépatite...), et pour certains, l'indigence de surcroît. Ces exclus de chez les exclus, ces pauvres parmi les plus pauvres sont des personnes détenues âgées ou très âgées, malades, dépendantes ou en fin de vie. Il y en aurait plus de 7.300 en France, soit 5 fois plus qu'il y a 10 ans.

L'action commencée en 2002 auprès de ces personnes à l'hôpital carcéral de Fresnes est pleinement en phase avec notre projet associatif d'accompagner dans l'ici et le maintenant des souffrances et des désespoirs de personnes qu'un parcours de vie a blessé. La mobilisation d'une équipe de bénévoles dédiée à ce projet spécifique d'accompagnement en milieu carcéral a permis une présence fraternelle auprès de 135 personnes hospitalisées chaque année dans un partenariat constructif avec l'administration pénitentiaire et les personnels médicaux-sociaux.

Il y a 25 ans était créée la fraternité « accompagnement des personnes malades ». Son savoir-faire se diffuse – trop lentement à mon gré – dans le réseau des petits frères... N'attendons pas trop longtemps pour apporter notre présence à ceux qui sont confiés à une administration chargée de surveiller, non de réinsérer faute de moyens ! À nous de défendre le « prendre soin » que mérite tout être humain dont la dignité reste inaliénable y compris à l'égard des personnes de plus de 60, 70, voire 80 ans... Nous sommes là au cœur d'un vrai débat de société, pour l'instant occulté, comme l'est la mort et notre condition de mortel. Bien sûr, dans la famille des petits frères, il faut laisser la liberté aux équipes de choisir leurs accompagnements de publics précaires, vieillissants, à la rue...

Il n'empêche qu'une mobilisation dans les grandes villes comme Lille, Lyon, Ile de France, Marseille, Nantes, Nice, Rennes, Strasbourg, Toulouse... capitaliserait sur notre expertise, amplifiant les accompagnements de personnes vieillissantes, pauvres et isolées en établissements pénitentiaires mais aussi l'accueil, l'hébergement jusqu'à la fin de leur vie de celles qui sont gravement malades ou en fin de vie au sein de nos petites unités de vie ou en partenariat avec d'autres institutions. Interrogeons-nous régulièrement sur les personnes âgées qui doivent être accompagnées en priorité et pour lesquelles trop peu d'associations se mobilisent !

Oui, je rêve qu'un jour le mouvement prenne corps auprès d'une grande partie des équipes d'action territoriales et spécifiques des petits frères des Pauvres. ■

Nos partenariats

Établissement Public de Santé National de Fresnes

Conseil de surveillance

Commission des représentants des usagers et de la qualité de la prise charge (CRUQPC)

Commission des soins

Groupe de réflexion interdisciplinaire d'éthique

Service social pour des visites particulières ou dans le cadre de la commission d'application des peines (recherche et certificat d'hébergement)

Tribunal de Grande Instance de Créteil

Juges d'application des peines dans le cadre des mesures de suspension de peine pour raison médicale

Direction de l'Administration Pénitentiaire

Bureau des politiques sociales et d'insertion (PMJ2)

Pôle Hébergement suspension de peines – collectif associatif

ACAT, Act Up-Paris, Aides Ile de France, ANJAP, ARAPEJ Ile de France, ARAIP, Croix Rouge Française, Ligue des Droits de l'Homme, Groupement Etudiant National d'Enseignement aux Personnes Incarcérées (GENEPI), Groupe Mutliprofessionnel Prisons (GMP), Observatoire du droit des Usagers (ODU), Les petits frères des Pauvres, Secours Catholique, Syndicat de la Magistrature (SM), Syndicat des Avocats de France, (SAF) SOS Habitat et Soins

Remerciements

À toutes les personnes malades accompagnées pour leur confiance,

à Monsieur Robert Badinter pour son soutien,

à Guillaume Mosser, Isabelle Géry, Alain Yomi, Sylvie Balanger, Olivier Tarjot, Bernard Françoise et aux professionnels de l'EPSNF et de l'UHSI (Administration pénitentiaire et personnel de santé),

aux artistes anonymes détenus, de l'atelier d'Arts plastiques de l'EPSNF,

à François Arnold, artiste peintre pour ses créations inédites (couverture et face au texte de Kierkegaard),

à Francis Fournier, référent salarié des petits frères des Pauvres,

à Joëlle Dulauroy, psychologue clinicienne et formatrice,

à Delphine, Isabelle, Nathalie, Philippe, Pierre, Thérèse, Yves, bénévoles d'accompagnement à l'EPSNF et à l'UHSI de La Pitié Salpêtrière,

à la Fondation Mireille et Pierre Landrieu sous l'égide de la Fondation des petits frères des Pauvres pour son soutien financier.

Nos communications référentes



Le film « **Une présence inconditionnelle** »
témoignages de l'action des bénévoles

Le n° spécial de l'Inattendu
« **accompagner en prison** »
n°72 - juillet 2013 (sous format numérique)



Le site www.petitsfreres.asso.fr
dans la rubrique « **accompagner en milieu carcéral** »

Et aussi...

La Lettre à Jean-Claude, prisonnier

par la troupe théâtrale Entrée de Jeu : www.youtube.com

L'Intervention au congrès UNASP (octobre 2014) :

www.youtube.com

Le Web documentaire « **Frères de peines** » (juillet 2015),

Audrey Vairé, Pauline Mareix et Thomas Bignon

L'Interview sur le site du Centre National des Ressources

Soins palliatifs : www.soin-palliatif.org

Rejoignez-nous !



Les petits frères des Pauvres

Pôle Ressources National – *Accompagnement, santé, précarité*

64 avenue Parmentier 75011 PARIS – **Tél. 01 48 06 45 00**

accompagnement@petitsfreres.asso.fr

www.petitsfreres.asso.fr